

Lectures



MONTRÉAL

NOUVELLE SÉRIE — VOLUME 9

NUMÉRO 5

s o m m a i r e

Les légèretés de la critique p. 114

Albert Ferland p. 115

*Le Concile oecuménique et l'évan-
gélisation du monde* de E. Legrand p. 117

Carnets de Camus p. 119

Les abîmes de l'aube de J.-P. Pinson-
neault p. 120

Notices bibliographiques p. 123

Courrier des lecteurs p. 134

Page d'anthologie: *Litré et l'abbé
Huvelin* de J.-F. Six p. 140

JANVIER 1963



Jean-Paul PINSONNEAULT
(voir à la page 120)

DANS un récent numéro de la Revue de l'Université d'Ottawa, Jean-Paul Plante faisait dire à André Giroux que « la critique canadienne est à peu près inexistante comme les grandes œuvres » et l'auteur d'*Au delà des visages* expliquait: « les critiques qui sont souvent des gens ayant dans leurs tiroirs un tas de romans inachevés, reprochent souvent aux créateurs d'être très pauvres, très limités, et je pense qu'eux-mêmes le sont, pauvres et limités. J'ai mené une petite enquête parmi plusieurs auteurs canadiens. J'ai demandé aux gens de me répondre très honnêtement et de me dire si une critique, un jour, leur avait rendu service. Les réponses étaient unanimes. Aucune critique n'a jamais rendu service aux gens que j'ai questionnés. » (Revue de l'Université d'Ottawa, oct.-déc. 1962, p. 426)

Je crois bien qu'il faut, dans cette affirmation, faire la part du feu. Quand on touche à leurs œuvres, beaucoup d'écrivains font montre d'une sensibilité aussi ombrageuse que la sensitive! Pour la moindre réserve formulée dans un article par ailleurs très élogieux, on peut facilement s'attirer leur mécontentement, voire même leur rancœur: ils ne voient que les épines dans le bouquet de roses que vous leur présentez, et ils ne se souviendront que de cela.

Il y aurait lieu, par ailleurs, de préciser quel genre de service les écrivains attendent de la critique. Consciemment ou non, n'espèrent-ils pas, souvent, que la critique aidera à la diffusion de leurs œuvres et que là se limitera son rôle? Si cela est, ne se trompent-ils pas en ravalant la critique au niveau de la propagande? Quand une œuvre est un four, qu'elle est insignifiante ou bâclée, c'est rendre un bien mauvais service à l'écrivain que de ne pas le lui dire: il s'obstinera dans une voie sans issue. C'est, en outre — et cela est autrement grave — être malhonnête à l'égard du public.

Car il y a aussi le public qu'il ne faut pas oublier quand on définit le rôle de la critique: celle-ci ne doit pas exister en fonction seulement du service à rendre à l'écrivain mais aussi en fonction du public qu'elle doit éclairer. Le devoir d'honnêteté lie aussi impérieusement le critique à l'égard du public qu'à l'égard de l'écrivain. Si anonyme qu'il soit, le public n'a pas à faire les frais d'une complicité entre critique et écrivain.

Ces précisions données, il faut avouer que les griefs que l'on formule à l'endroit de notre critique sont souvent fondés, et qu'elle gagnerait à faire un sérieux retour sur elle-même pour évaluer les mobiles qui l'inspirent. Ne se préoccupe-t-elle pas trop, parfois, de « faire plaisir » à un auteur donné? Ce préjugé bienveillant peut être fort désastreux dans ses effets et autoriser toutes sortes de compromissions. Il est à l'origine de cette critique de chapelle, qui est une sorte de patronage littéraire, la pire forme peut-être de patronage! Aucun écrivain n'y trouve son compte: ni celui qui n'est pas de la même chapelle parce qu'on l'ignore ou l'expédie en vitesse, ni celui qu'on encense parce qu'on lui épargne ces dures vérités dont il pourrait éventuellement tirer parti. Et le public est berné.

A l'opposé de la critique de chapelle, nous trouvons chez nous une autre déviation de la critique: la critique parasitaire. Pour cette sorte de critique, l'écrivain n'est qu'un accessoire, un tremplin qui facilite et met en évidence sa propre voltige. Les recettes sont nombreuses, variées, et relativement faciles, pour qui veut accommoder l'écrivain à son propre menu. Il n'est pas nécessaire d'être objectif, ni d'avoir bien compris l'ouvrage. Il n'est même pas nécessaire de l'avoir lu en entier; un chapitre, voire même un paragraphe peuvent suffire. Partant de là, on fait de l'esprit, abondamment, on accumule les digressions où l'on se raconte et où l'on étale son érudition, et le tour est joué! Mais la recette la meilleure, celle qui ne rate jamais son effet, c'est celle de l'abattage en règle. On court sus à la critique comme à la curée: « quel caractère il a, ce critique! » Quant au sort qui attend l'ouvrage soumis à cette boucherie, on ne s'en soucie guère! En deux colonnes de journal, en une demi-page de revue, on peut ainsi disposer d'un livre qui a parfois exigé plusieurs années de travail et de sérieuses réflexions. Et l'on s'étonne ensuite de l'amertume de l'écrivain...

Enfin, on trouve chez nous une autre sorte de critique: la critique fonctionnaire. Pour faire face à une actualité qui l'aiguillonne de toute part, le critique peut parfois être tenté de « couvrir » un livre, comme on bouche une colonne. Il lit l'ouvrage en diagonale — on sait ce que cela veut dire parfois... — puis, il délaye son texte. Encore là, en quelques lignes, en quelques minutes, on expédie un ouvrage comme s'il s'agissait d'un simple incident mondain.

Il n'est guère possible, et il ne serait pas souhaitable, d'avoir une critique telle que tous les écrivains en soient toujours et entièrement satisfaits. Mais il faut reconnaître que nos écrivains tout comme le public sont en droit d'attendre de bon nombre de nos critiques un peu plus de sérieux, d'honnêteté et d'objectivité.

Rita LECLERC

Albert Ferland (1872-1943)

Ceux qui ont lu les trois drolatiques chapitres que, dans le *Voyage en Suisse*, Alexandre Dumas consacre à l'histoire de son Anglais timide savent à quelles bévues ce caractère peut entraîner sa victime.



Chez Albert Ferland, cette faiblesse était d'un autre genre. Timide au point de raser les murs, comme un écolier pris en faute, et d'éviter tous les contacts étrangers, mais artiste aussi au point que chacun de ses manuscrits constitue un chef-d'œuvre même de calligraphie, il a associé dans toute son œuvre ces deux traits.

Artiste, il le fut d'abord techniquement, si tant est qu'il voulut être considéré avant tout comme un dessinateur. Si l'on veut savoir jusqu'où dans ce domaine il poussa la perfection ou la méticulosité, il suffira de scruter, sur le carton ci-après que nous tenons de sa main, la netteté des jambages et la rectitude de la ligne.

Monsieur Jean-Baptiste Boulanger, qui vient d'être décoré de la médaille de l'Académie française pour la fondation de son journal "Le Petit Jour" a ma vive félicitation pour ce grand honneur et mon vœu de ses succès et de ses succès pour toujours en vous félicitant
Albert Ferland



GLOIRE à toi, Poésie, ô Chantresse immortelle,
Tu traverses les temps, tu berces les pays;
Ton art chéri des Grecs de Rome et de Paris,
A transplané sa fleur dans la France Nouvelle.

Poésie allégresse et toujours jeune et belle,
Tu donnes la durée aux mots que tu choisis;
Tu charmes les amours et les combats hardis,
Et la Nature en toi trouve un miroir fidèle.

Seuls sont dignes de toi les chercheurs d'idéal,
Qui se gardent leur cœur en ce monde brutal,
Qui savent s'immoler pour exalter leur rêve.

La flamme du Poète est un grand don du Ciel;
Il porte en lui l'écho du Rythme universel,
Et son oeuvre est le chant d'une âme qui s'éleve.

Albert FERLAND

Mais il fut aussi artiste en tant que poète: n'a-t-on pas parlé de ses pièces « figiolées » ? La facture de ses vers, sans être éblouissante, est nette; mais son cœur s'y exprime avec une réserve déconcertante. On se trouve ainsi en face d'un homme qui sent avec une exceptionnelle vivacité, mais impuissant à susciter chez son lecteur les sentiments correspondants.

Quant à son don de l'image, de la couleur et du mouvement, qu'on en juge par une strophe. Assis un soir au bord du fleuve, à Longueuil en face de Montréal, le poète décrit comme il suit l'impression qu'éveille en lui la réfraction dans l'eau des innombrables réverbères de la métropole:

*Ses feux tissent dans l'ombre une dentelle
 {claire,
 Dont chaque point d'argent sur l'eau vacille
 {et luit
 D'éclatants nénuphars semblent peupler la
 {nuit,
 Berçant au sein des flots leurs tiges de lu-
 {mière.*

Alors surtout qu'il fut tour à tour secrétaire et président de l'École littéraire, sa poésie exploita une triple veine. Au début, avant 1900, il s'abandonne aux effusions sentimentales, courantes chez les jeunes. Dans *Le Canada chanté*, en quatre parties, le poète se tourne vers sa patrie et célèbre d'elle la nature, surtout la forêt. Plus tard, épris depuis longtemps des civilisations indiennes, il reconstitue les mœurs de tribus telles que les Ojibways (cf. l'*Hiarvatha* de Longfellow).

Cette dernière source d'inspiration lui fut révélée par son enfance même. Elevé aux bords du lac Simon, sur une ferme contiguë à la réserve de ce groupe, il avait, dans ses randon-

nées avec les enfants de la tribu, observé leurs habitudes, saisi leur caractère, appris même suffisamment leur langue. La douceur de ces Indiens l'avait alors fasciné au point que, nous assure-t-on, les pièces qu'il leur a consacrées sont rythmées d'après leurs chants traditionnels.

Albert Ferland nous en voudrait de terminer une étude sur lui sans avoir rendu un hommage d'admiration à celle qui fut son Egérie, sa sœur madame Albertine Ferland-Angers. Sans l'influence de cet esprit cultivé et de ce cœur d'or, l'histoire de notre poésie régionaliste compterait un représentant de moins, victime d'une timidité mortelle.

* * *

ŒUVRES. Mélodies poétiques. Montréal, Bédard, 1893. 141p. portr. — *Le Canada chanté.* Ill. de l'auteur. Montréal, Déom, 1908-46. — *Femmes rêvées.* Préface de M. Louis Fréchette. Montréal, chez l'auteur, 1899. 38p. ill. — A notre connaissance, la production « indienne » de Ferland n'a jamais encore été recueillie en volume. On en trouve les pièces dispersées, soit dans *Les Soirées de l'École littéraire* (1925), soit dans les *Mémoires de la Société royale du Canada.* (passim)

* * *

SOURCES A CONSULTER. — Baillargeon (Samuel), c.ssr., *Albert Ferland.* Dans *Littérature canadienne française.* Montréal, Fides [1960]. 525p. 24.5cm. P. 208-211. — Hébert (Maurice), *Albert Ferland.* Dans *le Canada français,* déc. 1930 et janvier 1931.

Emile CHARTIER, p.d.

dialogue avec les livres

D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

E. LEGRAND:

Le Concile oecuménique et l'évangélisation du monde

Ce livre¹ a paru en substance dans une série d'éditoriaux de la revue romaine *Le Christ au Monde*², dont l'auteur est directeur en chef. Ex-missionnaire de Chine, le Père Legrand a été nommé consultant de la Commission des Missions préparatoire au Concile, ce qui ajoute à l'intérêt de son plaidoyer.

Car il s'agit ici d'un plaidoyer auprès du Concile pour une intervention décisive dans la vie de l'Eglise. Devant le défi que lui pose l'évangélisation du monde non-chrétien, il n'y a pour elle qu'une réponse: une mise en état de mission et une mobilisation générales. Statistiques à l'appui, l'auteur expose la situation alarmante où elle se trouve: infériorité numérique, menace du communisme, déchristianisation, laïcisme. Après quoi il suggère les moyens concrets de réveiller le sens missionnaire des catholiques: moyens d'ordre matériel comme l'utilisation systématique des *mass-média*, moyens d'ordre spirituel comme la prière plus intense, un renoncement plus généreux, la dévotion au Christ rédempteur et sauveur du monde, une discipline plus ferme dans l'apostolat.

Ces suggestions entendent tracer la voie à d'éventuelles interventions conciliaires sous forme de recommandations et même de déclarations solennelles. Ce que l'auteur redoute, c'est l'affaiblissement du zèle apostolique amené par l'enseignement de « certains auteurs » qui laissent dans l'ombre telle ou telle doctrine traditionnelle... « en défendant des thèses contestables qui diminuent l'importance et l'urgence de l'évangélisation » (p. 43). Il apporte deux exemples: l'accent mis par les uns sur la miséricorde divine à l'égard des non-chrétiens et

sur les religions non-chrétiennes comme voies pour aller à Dieu; la thèse chère à certains autres selon laquelle le but des missions ne serait pas l'évangélisation mais l'implantation de l'Eglise. Ces doctrines tendent, à son avis, à minimiser l'importance et la nécessité de la prédication.

Il fallait s'attendre à ce qu'une revue aussi engagée dans la recherche désintéressée que *Parole et Mission* oppose à ce pragmatisme d'homme d'action une résistance qui se veut, il va sans dire, positive et fraternelle. Il ne s'agit pas, dit le liminaire du numéro d'octobre 1961, de taire certaines vérités, comme la miséricorde de Dieu et son ampleur, sous prétexte qu'elles énervent le zèle apostolique ou freinent les conversions. La vérité, et elle seule, délivre et sauve. Mais il faut la prêcher dans toute sa dimension, et dans le cas de la miséricorde, jusque dans ses rapports avec la justice divine. Ce n'est pas à se limiter aux vérités plus « rentables » qu'on va hâter le royaume de Dieu. Quant au but de la mission, l'équipe de *Parole et Mission* refuse de se laisser enfermer dans le dilemme du Père Legrand: ou bien planter l'Eglise ou bien annoncer la Parole. Il s'agit plutôt de susciter une Eglise qui devienne l'expression indigène du peuple où elle s'implante, ce qui suppose l'annonce de la Parole. « L'Eglise se construit avec les enfants qu'elle-même engendre par la prédication de sa foi. »

Derrière cette divergence théologique, il y a l'affrontement de deux attitudes missionnaires que l'on retrouve tout au long de l'histoire des missions modernes. L'une conçoit l'apostolat missionnaire à la manière d'une opération militaire. Elle parle volontiers de mobilisation, de croisade, de mise en

œuvre systématique des moyens de conversion. Elle croit à la prière sans doute, mais surtout à l'action. L'autre croit davantage au rayonnement d'une vie imprégnée d'évangile et de dialogue avec Dieu. Elle ne veut pas tant conquérir qu'accueillir, échanger, établir des liens d'amitié dont le but est l'annonce du Message et le terme, le partage en plénitude de notre foi dans l'Eglise. Qu'il y ait danger d'excès de part et d'autre, rien à cela d'étonnant, de même que le dyptique évangélique Marthe et Marie peut aboutir, dans l'application, à des déviations comme l'activisme et le quietisme. L'important est que ces deux attitudes, dans les limites de la vérité et de l'amour, demeurent ce qu'elles doivent être: complémentaires.

Autres lacunes, signalées d'ailleurs, pour la plupart, dans *Parole et Mission*: l'importance qu'accorde le Père Legrand à la statistique dans son argumentation, comme si l'accroissement numérique était le critère déterminant de l'efficacité missionnaire de l'Eglise. D'autre part le laïcat tient peu de place dans le programme d'évangélisation de l'auteur. Toujours la hantise du manque de prêtres, sans inquiétude correspondante pour l'apathie d'un trop grand nombre de laïcats des Eglises considérées en état de détresse. Même lacune à signaler à l'endroit des contemplatifs, dont le rôle se résume, pour l'auteur, à la prière. Mais leur présence, qui a valeur de signe, en pleine terre non-chrétienne? N'a-t-on pas remarqué avec raison combien un peuple tourné vers la contemplation comme celui de l'Inde avait manqué la présence et le témoignage des moines missionnaires.

On pourrait ajouter à ce relevé d'autres silences étonnants: rien ou presque sur les tâches de civilisation (développement communautaire, éducation de base, santé) qui sont pour l'église le tremplin providentiel de l'évangélisation au XXe siècle. Avant l'annonce de l'Eucharistie, le Christ n'a-t-il pas multiplié les pains? Rien non plus sur la coopération avec les organismes internationaux qui travaillent à l'édification de la Cité terrestre et que les chrétiens doivent animer et orienter (Pie XII au 2e Congrès de l'Apostolat des Laïcs). Rien enfin sur le laïcat missionnaire, en tant que mouvement d'adultes, cette jeune force qui assure à l'Eglise, au niveau de l'homme de la nef, un échange de vie et d'énergie entre les Eglises de l'Occident et celles du Tiers-Monde.

Le volume du Père Legrand a cependant un grand mérite: celui de rappeler aux pasteurs de l'Eglise, avec une étonnante vigueur et un sens pratique assuré, certaines urgences et certaines déficiences inquiétantes dans l'effort d'évangélisation des catholiques. Lors du précédent concile, Vatican I, onze évêques français avaient signalé dans leur rapport les difficultés de l'évangélisation

du monde de leur époque, entre autres le petit nombre des chrétiens. Pour y remédier, ils proposaient la multiplication d'Eglises locales avec leur clergé indigène. Cet appel de caractère quasi-prophétique ne parvint pas à la table du concile.

La situation de l'Eglise, à l'heure de Vatican II, est loin d'être meilleure, si ce n'est que les Eglises locales se sont multipliées et qu'elles peuvent faire entendre leur propre voix dans la personne des évêques de couleur. Mais il est bon et même nécessaire que des cris d'alarme comme celui du Père Legrand retentissent dans notre Eglise en concile. Ils suscitent tantôt des échos, tantôt des protestations. Ils attirent de toutes façons l'attention de tous sur les grands problèmes actuels, particulièrement celle des Pères conciliaires qui vivent sous nos yeux une des grandes heures de l'Eglise.

Jacques-M. LANGLAIS, c.s.c.

1. LEGRAND (E.), 'c.i.c.m.

LE CONCILE ŒCUMENIQUE ET L'EVANGELISATION DU MONDE. Préface de Son Eminence le cardinal Suenens. Mulhouse, Salvator, 1962. 142p. 19cm.

Pour tous

2. Vol. 6, nos 1-4; vol. 7, nos 1 et 2.



Vézine

Marcel Trudel

Un historien place des personnages fictifs dans un milieu connu, nous fait aimer son héros, un simple d'esprit pour les uns mais en réalité un poète et un sage.

\$1.00

Chez Fides, 25 est, rue Saint-Jacques



Albert CAMUS:

Carnets



Bernard-M. Mathieu, o.p.

« De même que la mort d'un écrivain fait qu'on exagère l'importance de son œuvre, la mort d'un individu fait qu'on surestime sa place parmi nous. » (P. 145) Cette phrase de Camus que nous lisons dans ses *Carnets*¹, nous ne la citons pas pour minimiser l'œuvre de l'auteur de *La Peste*. L'écrivain a été grand et a tenu une place importante dans le monde littéraire de l'après-guerre de 1939. Le penseur ? C'est une autre chose. La pensée de Camus nous a toujours paru assez pauvre, et nous croyons que son influence auprès de la jeunesse a été plus le fait de la sincérité de l'homme que de la profondeur de sa pensée.

Avouons-le nous avons été déçu par ce livre. Des notes biographiques jointes à l'ouvrage nous apprennent que Camus a été membre du parti communiste dès 1934 et qu'il l'a quitté en 1937. Pourquoi ? Nous n'en savons rien. Les événements historiques de l'avant-guerre sont évoqués à peine, sauf deux ou trois pages sur la guerre de 1939. Camus jugeait absurde la guerre et ses tueries. « Rien n'est moins excusable, écrivait-il, que la guerre et l'appel aux haines nationales. » (P. 172) Mais une fois que les jeux sont faits, que la guerre est déclarée, se tenir « au-dessus de la mêlée », lui semblait une lâcheté. De plus, « juger un événement est impossible et immoral si c'est du dehors. C'est au sein de cet absurde malheur qu'on conserve le droit de le mépriser. » (P. 172)

Cet ouvrage a quand même un intérêt capital, car dès cette période les grands thèmes de la pensée de Camus apparaissent. On entend déjà son cri sur l'absurdité de l'existence et son athéisme apparaît dans toute sa dimension. Deux choses étaient certaines pour lui: la vie et la mort. Mais après la mort ? « Combat tragique du monde souffrant. Futilité du problème de l'immortalité. Ce qui nous intéresse, c'est notre destinée, oui, mais non pas *après*, *avant*. » (P. 51) Il dira plus loin que l'immortalité est « une idée sans avenir ». (P. 228) Visitant un cimetière en Italie, Camus lit les inscriptions sur les monuments. Tous ces gens qui étaient morts avaient peiné durement sur terre. Ils avaient fait leur devoir, avaient accepté la condition humaine avec ses joies et ses tristesses, et la résignation chrétienne n'avait pas été un vain mot pour eux. Camus rejetait la résignation. « Je ne me résignerai pas. De tout mon silence je protesterai jusqu'à la fin. Il n'y a pas à dire « il faut ». C'est ma révolte qui a raison, et cette joie qui est comme un pèlerin sur la terre, il me faut la suivre pas à pas. » (P. 71) Il ne voulait connaître qu'un devoir: aimer; pour lui, l'amour sauvait de l'absurdité. Oui, mais quel amour ? Aimer le monde avec ses splendeurs, communier de tout son être à la beauté de la terre. Et pour mieux goûter les richesses de la nature, se dépouiller: ... « un point extrême de pauvreté rejoint toujours le luxe et la richesse du monde ». (P. 75) Le chrétien aussi connaît ce dépouillement, mais

pour mieux accéder à Dieu, pour le rejoindre un jour au Ciel. Camus refuse cette forme de renoncement. Ces franciscains d'un couvent de Florence dont il vient de voir les cellules pauvres, communnient eux aussi à la grandeur de la création. S'ils pratiquent le renoncement c'est pour une autre vie. De cela Camus ne veut pas entendre parler. « S'ils se dépouillent, c'est pour une plus grande vie (et non pour une autre vie). C'est le seul sens que je consente à entendre dans le mot *dénuement*. (P. 75) Toujours le rejet de l'immortalité et la recherche du paradis sur terre. Un autre texte nous montre encore que Camus était bien loin du christianisme. A plusieurs endroits des *Carnets*, il cite des textes de Nietzsche, et ce dernier semble l'avoir profondément marqué avec son culte du surhomme. Un Dieu fait homme a l'admiration de Camus, mais le Christ mourant sur la Croix est rejeté par lui. « Arrachons les dernières pages de l'Évangile et voici qu'une religion humaine, un culte de la solitude et de la grandeur nous est proposé. » (P. 206)

Camus cherchait le paradis sur terre, et il croyait possible la sainteté sans Dieu. Il y avait, il faut le dire, de la grandeur chez cet homme. Mais avec son thème de l'absurdité de l'existence, cet entêtement à vouloir fonder une morale sur la révolte, Camus s'est enfermé dans une prison d'où il n'a pu sortir. Certes la guerre, les camps de concentration, la misère sous toutes ses formes, nous jettent dans une angoisse, même pour nous chrétiens, difficile à surmonter. Mais la révolte mène à quoi ! Camus a parlé dans *L'envers et l'endroit* de la « misère de l'homme en Dieu ». Nous disons, nous, que la ré-

volte c'est la « misère de l'homme sans Dieu ».

Camus était athée et son athéisme revêtait une forme particulière. L'incroyance de millions de travailleurs est un fait qu'on ne peut nier. Camus appartenait par sa naissance à un milieu prolétarien vivant sans Dieu, et l'athéisme lui semblait une chose normale. C'est par fidélité à ces masses que Camus refusait Dieu, et se convertir lui eût semblé une lâcheté, une trahison. Dans un article remarquable sur l'auteur de *La Peste*, le Père André Blanchet, s.j., écrit : « Peut-on fonder toute une vie sur une base aussi peu vérifiée ? Si l'incroyance de mes frères, du grand nombre, de moi-même est un fait, ce peut être aussi une erreur. »² Camus a-t-il vraiment tenté tous les efforts possibles pour chercher la Vérité ? Nous n'avons pas à le juger, mais nous croyons que sa philosophie de l'existence reposait sur des bases bien fragiles.

On a vanté souvent avec raison le style de Camus. Les *Carnets* à ce sujet, nous laissent sur notre appétit; ils sont trop schématiques, et ne laissent pas pressentir que Camus nous enchantera plus tard par sa prose.

(1) CAMUS (Albert)

CARNETS. Mai 1935 — février 1942. [Paris] Gallimard [1962]. 252p. 19cm.

Appelle des réserves

(2) *La littérature et le Spirituel. Classiques d'hier et d'aujourd'hui*. T. III. Aubier, 1961. P. 200.

Jean-Paul PINSONNEAULT

LES ABÎMES DE L'AUBE

Rita LECLERC

Après *Le mauvais pain*, publié en 1958, et *Jérôme Aquin*, paru en 1960, Jean-Paul Pinsonneault vient de nous offrir *Les abîmes de l'aube*. Trois romans

qui ont plus d'un trait commun, et dont le principal est de traiter du drame de l'échec, et de l'échec d'un amour. *Le mauvais pain* évoquait le visage mons-

trueux d'une mère au cœur calciné par la haine. Jérôme Aquin disait les tourments d'un ex-séminariste dont l'amour pour Dieu et les âmes s'était fourvoyé. *Les abîmes de l'aube* traduisent la longue plainte d'un adolescent qui découvre, avec désespoir, la perversion des désirs de son cœur.

S'il est assez rarement traité par les romanciers, le thème de l'homosexualité n'est cependant pas un sujet neuf en littérature. Mais rarement, croyons-nous, a-t-il été exposé avec autant de délicatesse, de discrétion et de tact que dans *Les abîmes de l'aube*. En un siècle où la littérature a toutes les audaces, c'est là un fait assez peu commun et qui mérite d'être signalé.

Jean-Paul Pinsonneault a choisi, pour traiter ce thème très délicat, la formule du journal. Jugée désuète et dépassée naguère, cette formule connaît aujourd'hui un regain de popularité. Elle permet à l'auteur de coller davantage à son personnage principal et d'ajouter ainsi à son authenticité. Les personnages secondaires, il est vrai, paraissent alors moins vivants et quelque peu déformés par une sorte de réfraction. Mais quand il s'agit d'évoquer le cas d'un adolescent inverti, morbidement replié sur lui-même, dont tout le drame est justement une incapacité radicale à sortir de lui-même pour prendre la juste mesure du monde qui l'entoure, cette formule du journal est incontestablement la meilleure.

Au fil des jours et des heures, ce journal nous livre la pitoyable histoire de Jean. Renvoyé du collège, avant la fin de l'année scolaire, pour une soi-disant « liaison » avec un camarade, le jeune homme est de retour au foyer. Mal accueilli par les siens, malheureux et désemparé, il fait comme font beaucoup d'adolescents en pareil cas, il rédige son journal. Simple passe-temps au début, cette occupation prend peu à peu un caractère plus sérieux et plus exigeant. C'est que le jeune homme, pris au jeu du miroir, se regarde avec une lucidité de plus en plus aiguë et cruelle, et décide d'aller jusqu'au bout de sa vérité. Entreprise périlleuse et difficile à laquelle Jean ne sera fidèle — il l'avoue lui-même — qu'au prix parfois d'un effort inouï. A maintes reprises, on le sent se colleter avec son journal: *Ce journal me donne à certaines heures un mal fou.* (P. 82) — *Ce qui m'était au début presque un plaisir, exige à présent de moi un effort pénible, douloureux même [...]. On ne regarde jamais sa vérité en face qu'au prix d'une certaine gêne.* (P. 129)

Que saurons-nous, au terme de la douloureuse mise à jour de la « vérité » de Jean ? Que le jeune homme n'était pas heureux au foyer, entre une

mère qui n'est pas la sienne, un père trop faible et une sœur indifférente. Vivant souvenir d'une ancienne liaison de son père, il a été recueilli par ce dernier, mais sa mère adoptive lui a toujours voué une haine tenace. Sevré d'affection au foyer, il a reporté sur un camarade de collège toutes ses puissances d'affection. C'est à cause de cette amitié pour Laurent qu'il a été renvoyé du collège. Qu'y a-t-il eu entre les jeunes gens ? Nous ne le savons pas exactement, car il semble y avoir eu méprise et Jean, trop orgueilleux ou trop fier pour s'expliquer, a préféré prendre figure de martyr et donner ainsi à Laurent ce qu'il croit être une éclatante preuve d'affection.

De retour à la maison, il vit d'abord dans l'euphorique souvenir de cette amitié. Puis, il commence à s'interroger sérieusement sur la nature de cette affection, tout comme il s'interroge sur ses relations difficiles avec sa famille. Dans la solitude de sa chambre, tout est recueilli, pesé à la balance de précision et examiné à la loupe. Et c'est ainsi que Jean prend conscience du caractère anormal de son affection pour Laurent. Dans un vague effort pour échapper à cette morbide emprise, il se lie d'amitié avec une jeune fille, mais l'aventure tourne court, comme il l'avoue bientôt: *ce visage surgi à la lisière de ma solitude comme un espoir, n'était qu'un mirage.* Vers qui se tourner alors ? Il y a son père, il est vrai. Jean l'aime et s'en sait aimé. Mais ce père, faible et malheureux lui-même, ne semble pouvoir lui être d'aucun secours. Il y a Pierre aussi, ce camarade d'enfance dont l'amitié est quelque chose de net et de pur. Mais Jean, ulcéré par le souvenir de son aventure avec Laurent, n'ose se confier à lui. Il y a également ce prêtre, ami et conseiller de sa mère, qui fréquente la maison. Mais le jeune homme qui s'est confessé à lui n'a retiré de l'expérience qu'un plus profond désarroi.

Dieu est là, bien sûr, et Jean ne l'ignore guère qui, aux heures de nausée, lance vers lui un cri d'appel: *Mon Dieu, il n'en tiendrait qu'à vous que je sois différent de moi-même, que je n'aie pas à me haïr à cause de vous. Tous ces êtres normaux, pourquoi ne puis-je pas leur ressembler ? J'ai un tel désir d'aimer et d'être aimé ! Apprenez-moi un amour qui n'est point le mal, donnez-moi un cœur qui ne soit pas un piège. Que je puisse enfin connaître la joie du matin, de la vie offerte et de l'âme victorieuse ! [...] Pourquoi m'avez-vous donné le vertige du mal si ce n'est pour que j'en triomphe par vous ? D'autres s'accommodent du péché alors qu'il me torture et me rend malheureux. Délivrez-m'en, mon Dieu, puisque je ne sais pas l'accepter. Arrachez de moi un amour monstrueux. Je n'ai que vous. Vous voyez ma solitude et le dégoût que j'ai de moi-même.*

(P. 74) Plus loin: *Mon Dieu, tirez-moi de cette impasse ou redonnez-moi courage. Je ne peux plus vivre ainsi. Je suis écœuré du mal qui est en moi et je ne sais pas en guérir.* (P. 104)

A ces appels, il semble d'abord que Dieu ne réponde pas. Et Jean, désespéré d'être seul et livré à de pauvres plaisirs qui l'écœurent (*je ne sais rien de plus triste et de plus décevant que le mal*, p. 35), prend le parti de revoir Laurent. Mais ce dernier en a assez de cet encombrant camarade qui veut l'accaparer au moment même où il vient de se faire une amie, et il le rabroue sans ménagement. Rejeté désormais à l'enfer de sa solitude, Jean perd pied. Une brève et pitoyable rencontre avec une fille de joie lui ayant prouvé l'incurabilité de son mal, il décide de se suicider en simulant un accident.

Le livre se clôt sur une lumière inattendue. Le suicide a été raté et Jean se retrouve à l'hôpital où il rumine d'étranges pensées: *J'ignorais ce qu'est la mort. Je me faisais d'elle une fausse idée. Je la voyais comme une sorte de nuit libératrice alors qu'elle est une lumière insoutenable.* (P. 169) D'avoir frôlé la mort lui a permis de découvrir aussi autre chose: la tendresse des siens! *Que de détours pour enfin retrouver à deux pas de moi ce qui attendait que je le reconnaisse! L'amour de mon père, l'amitié de*

Pierre et de Sylvie, même la souffrance de ma mère, tout cela n'a jamais cessé d'être à moi, et je ne le savais pas. La présence de Laurent me cachait la tendresse offerte. (P. 170) Quand on ferme le livre, Jean a décidé de « rebrousser chemin et de refaire route vers les êtres » (p. 173).

*
* * *

Confession douloureuse, un peu pénible à lire par ce qu'elle met à jour de la misère humaine. Aux éducateurs qui l'ignorerait, elle peut ouvrir les yeux sur la détresse d'une certaine adolescence qu'il importe moins de condamner que de comprendre et d'aider. Elle est écrite dans un style volontairement dépouillé et dans une langue dont la limpidité et la correction peuvent servir de modèle à bon nombre de nos tâcherons de la plume.

(1) PINSONNEAULT (Jean-Paul)

LES ABIMES DE L'AUBE. Roman. Montréal, Beauchemin, 1962. 174p. 19.5cm.

Pour adultes

« Les livres et les films portent une philosophie qui germe en nous, qui s'amalgame si bien à notre personnalité que nous ne pouvons plus nous défaire de leur influence. Nous avons beau nous mettre à l'école du Christ, il y a toute une région secrète de notre être qui résiste à la grâce et refuse ses sollicitations. Claudel a bien décrit ce désagrègement imperceptible de la personnalité par les influences néfastes qui s'exercent sur l'homme moderne. Il écrivait un jour à Frizeau: L'esprit des jeunes gens les meilleurs est amolli et dévirilisé par cet ignoble poison de la littérature et de l'attention à soi-même. « Qui veut sauver sa vie la perdra. » Qui veille avec idolâtrie sur son petit jardin personnel et sur tout ce qui y pousse, blé ou poison, recueillera une triste moisson. »

Paul-Emile Roy, c.s.c., L'engagement chrétien

Notices bibliographiques

Littérature canadienne

Religion

LACROIX (Benoît), o.p.

COMPAGNON DE DIEU.
Montréal, Les Editions du Lé-
vrier [1961]. 365p. 19cm.
\$3.25

Pour tous

Plus tôt, en 1958, le R.P. Atha-
nase Francoeur, o.f.m., avait publié
dans *Le Compagnon de route...*
quelques chapitres bien frappés sur
le Frère coadjuteur oblat. Trois
cents pages de réflexions spiri-
tuelles d'une belle élévation. Voici
maintenant *Compagnon de Dieu*
d'un auteur bien connu. La der-
nière livraison de *La vie des com-
munautés religieuses* (novembre)
publiait une étude sur les *Laïques*
en communauté, nos Frères.

Dans les deux premiers cas, l'ac-
cent porte sur l'esprit de ce genre
de vie; dans le dernier, sur la pra-
tique de cet esprit. Là, les principes
éternels; ici, les applications rela-
tives aux temps et lieux. Dieu sait
que, sur ce terrain comme ailleurs,
le vent régénérateur de la Pente-
côte souffle plus violemment ces
mois-ci.

On ne saurait trop apprécier le
rappel du service rendu en toutes
les communautés par ces auxi-
liaires précieux que sont nos frères
chargés du temporel. Il faut en
savoir gré à l'Auteur dont les pro-
pos sont toujours pertinents. Il a
présenté un exposé net et enga-
geant de son sujet. Plus d'une âme

noble, devant ce bel imprimé,
verra le geste invitant du Maître.

Comme le monachisme occiden-
tal a mis à sa portée pareil rôle,
ainsi les Ordres mendiants et,
après eux, les congrégations post-
tridentines. D'où l'inutilité de dis-
cutter les divers éléments de la con-
ception de cette vocation toujours
actuelle. Cependant, le Concile
offre une heureuse occasion aux
supérieurs de repenser toutes
choses.

Le monde moderne a des exi-
gences difficilement négligeables
pour qui désire sa sanctification et
son rendement communautaire.
Faute de quoi, le recrutement di-
minue et la persévérance laisse des
déceptions. D'autant plus que nom-
bre de facteurs contemporains
contribuent à neutraliser et à dé-
truire le halo du sacré des jours
croyants.

La canonisation, par Jean XXIII,
de Charles de Sezze, o.f.m., de
Martin de Porrès, o.p., et du capu-
cin Joseph de Camporoso justifie
« rituellement » la pérennité, dans
la vie religieuse, de la présence
édifiante des Frères aux côtés des
Clercs et l'utilité continue de
Compagnon de Dieu.

Le R.P. Emile Legault, c.s.c.,
avait intitulé son allégorie théâ-
trale sur saint Joseph *Le grand*
Attentif. A chacun de nos con-
frères religieux du temporel, atten-
tifs à Dieu et au prochain, s'appli-
que ce titre glorieux. L'Auteur
voudra bien ne pas laisser le
lecteur en appétit et revenir avec
un autre ouvrage aussi savoureux.

Onésime LAMONTAGNE, o.f.m.

MARCOTTE (Marcel), s.j.

COEUR A COEUR. Vol. 3.
Montréal, Editions Bellarmin
[1962]. 156p. 17cm.

Pour tous

Le troisième tome de *Cœur à*
Cœur du R.P. Marcel Marcotte,
s.j., nous apporte, encore une fois,
le message pacifiant auquel, depuis
novembre 1961, l'auteur nous a
habitués.

Ces entretiens radiophoniques
ont le charme d'une conversation
amicale sur les sujets les plus sé-
rieux, les plus controversés. Des
auditeurs angoissés posent des in-
terrogations et le père Marcotte les
apaise en répondant juste et fort
avec toute la charité sacerdotale qui
est sienne.

Parfois, une introduction à un
chapitre nouveau éclaire le problè-
me, exposé concrètement par la sui-
te d'une façon si précise que nous
avons là, en résumé, de vrais traités
de psychologie familiale. Nous ai-
mons puiser, entre autres, au chapi-
tre intitulé « Echecs de l'amour
conjugal » qui met en relief les
avaries de l'amour humain quand
celui-ci n'est pas soutenu par un
équilibre spirituel. « Dieu a voulu
que l'amour le plus fort fût voué à
l'échec afin que l'homme ne trou-
vât le repos dans aucune créature,
mais que, dans l'insuffisance même
des amours créées, il prît le goût de
l'amour incréé. »

Le petit livre du Père Marcotte
est à consulter fréquemment. Les
leçons pratiques qu'il contient aide-
ront, à notre avis, bien des lecteurs.

Julia RICHER

Folklore

BAILLARGEON (Hélène)

VIVE LA CANADIENNE. 77 belles chansons du Canada français. Préface de Marius Barbeau. Montréal, Les Editions du Jour [1962]. 157p. 20cm.

Pour tous

Hélène Baillargeon est l'interprète par excellence de notre folklore. Vedette de la radio et de la télévision, artiste consciencieuse, Hélène Baillargeon est devenue, depuis quelques années, le symbole même du fait français en Amérique du nord. Elle a chanté dans plusieurs pays d'Europe et ses chansons contribuent à nous faire mieux connaître.



Hélène BAILLARGEON

Le petit recueil qu'elle présente maintenant aux Editions du Jour contient 77 chansons du Canada français. Plusieurs ont été tirées des collections renommées de Marius Barbeau, de Luc Lacourcière et de Mgr Félix-Antoine Savard. Quelques-unes ont été recueillies par Hélène Baillargeon elle-même dans sa Beauce natale. Toutes sont jolies

et, divisées par catégories, dans le recueil d'Hélène Baillargeon, elles offrent un choix très représentatif de notre folklore.

Ceux qui connaissent les disques d'Hélène Baillargeon, ceux qui l'ont entendue à la radio ou sur la scène, voudront posséder ce petit livre afin d'y trouver de temps à autre une invitation à chanter ou à faire chanter dans nos familles notre beau folklore laurentien.

Julia RICHER

Littérature

DESJARDINS (Gilles)

LES CORRIDORS. Montréal, Beauchemin, 1962. 185p. 20.5 cm. \$2.25

Pour adultes

Les Editions Beauchemin n'ont pas eu la main heureuse en publiant *Les Corridors* de Gilles Desjardins. Le livre, cependant, se lit bien. Le style est coulant, facile, et correct en général.

Mais pourquoi diable faut-il encore attirer le mépris sur l'enseignement qui est donné par les religieuses dans nos écoles et pensionnats ? Dans ce livre où on montre la souffrance du petit Guylain Lanctôt, incompris par les Sœurs, brimé par elles, élevé *manu militari*, loin de l'élémentaire justice et charité, il n'y a pour ainsi dire pas d'amour. Seules, l'une ou l'autre religieuse obtiennent, en passant, un mot aimable de l'auteur. Les autres, en particulier la directrice, sont gonflées de mesquinerie et de stupidité. Des bouquins comme *Les Corridors*, ça rime à quoi ? Le lecteur inaverti fera comme Guylain: il méprisera à son tour celles qui le méprisent. La révolte, après avoir été sourde, sera ouverte.

Quelle injustice alors ! S'il y a, — et quelle institution humaine est parfaite ? — dans nos écoles, des religieuses sottes et entichées de leur

autorité, qui font marcher les enfants à la baguette (le fameux *Clic, Clic*, de l'auteur), il y en a des centaines d'autres intelligentes et compréhensives, maternelles et bonnes. L'auteur aurait dû le dire. Au lieu de la caricature rosse et relativement facile, il aurait dû mettre de l'amour dans son pinceau. Il ne l'a pas fait.

Dans leur humilité, les religieuses enseignantes avaleront la pilule: celles qui doivent se corriger se corrigeront. Mais, encore une fois, pourquoi faut-il que les observations que les parents et le public ont le droit de leur faire soient faites dans un sourire qui va jusqu'au mépris ?

A mon tour de hausser les épaules devant ce bouquin !

Paul GAY, c.s.sp.

LAUNIERE-DUFRESNE (Anne-Marie de)

RECITS INDISCRETS. Montréal, Beauchemin, 1961. 189p. 19cm.

Pour tous

La vie, la vie réelle, avec ses misères et ses tromperies, ses demi-réussites et ses échecs complets, ses cœurs brisés et ses amours follement rêvées, tel est le livre d'Anne-Marie Dufresne. Elle ne crie pas au désespoir. Tout simplement, elle raconte des existences qui auraient pu être autres, mais qui n'ont pas réussi par la faute d'un destin aveugle. En femme délicate, l'auteur se garde bien de verser dans l'absurde. D'ailleurs, la deuxième et la septième nouvelles montrent des destinées accomplies avec un certain succès.

Le style est d'un mouvement insinuant et souple, avec un naturel remarquable, la délicatesse féminine même. Par son rythme, par ses images, ses innombrables figures, la phrase de *Récits indiscrets* est poétique. L'auteur voit « les vacances d'été battre des ailes dans la splendeur de la dernière semaine de juin »; elle décrit d'un mot le

petit Gérard qui « porte ses trois ans avec la fraîcheur d'une carese ».

Sur ces récits s'étend comme un nuage transparent de tristesse, tristesse du passé évoqué par vagues qui affluent dans l'imagination.

Paul GAY, c.s.sp.

MERCIER GOUIN (Ollivier)

JEU DE MASQUES. [Montréal] Le Cercle du Livre de France [1961]. 191p. 20.5cm

Appelle des réserves

Jeu de masques! Un titre qui a fait sourire une personne à qui je montrais l'œuvre. Sourire d'intelligence? Sourire d'indulgence?

Jeu de masques fait penser à comédie, à cette comédie qui consiste à vouloir présenter un visage qui n'est pas le nôtre. C'est de cela que nous parle Ollivier Mercier Gouin dans son volume.

L'œuvre comporte une suite d'histoires simples, courtes, mettant en scène des personnages familiers. Non par leur nom ou leur costume, mais par leurs comportements, leurs préoccupations, leurs soucis. Voilà, je pense, le premier mérite de l'auteur: il nous met sous les yeux des personnages bien vivants, qui parlent, agissent en hommes. C'est Nicette et Michel éprouvant les émotions de leur premier baiser; c'est Guillaume Leman en révolte contre « les phrases toutes faites » dont on lui a bourré la tête; c'est Mme Martin préoccupée « activement d'œuvres de charité » et oubliant de faire le bonheur de son mari et de ses enfants.

Bref c'est tout un côté de l'humanité qui est exploité dans ce livre, un côté faible, mesquin, que,

habituellement, les hommes s'efforcent de cacher. L'auteur est un homme qui voit clair. Il lève le voile. Sans moraliser.

En effet, le ton demeure détaché, voire, par endroits, humoristique. Le style est simple, dépouillé même. Le dialogue, en particulier, est alerte, près de la vie.

Un regret: certaines histoires gagneraient à être exploitées plus à fond, v.g. *Solitude à deux*.

Guy LE HOUILLIER, c.s.c.

SIMARD (Jean)

L'ANGE INTERDIT. Pièce en trois tableaux. Montréal, Le Cercle du Livre de France [1960]. 96p. 20.5cm.

Mauvais

L'Ange interdit, pièce de théâtre, reprend le thème de *Florence* de Marcel Dubé. Une jeune fille de 20 ans, appelée Claire, est aimée d'un homme marié qui a 40 ans et qui s'appelle Jérôme. Claire répondra-t-elle aux appels pressants de Jérôme? et pour cela, méprisera-t-elle toute la tradition québécoise qui condamne l'adultère? ou rompra-t-elle avec le cynique Jérôme? On ne le sait pas. Comme dans *Florence*, la pièce se termine sur un coup de téléphone: seul l'autre bout de la ligne a su la décision de l'« ange ».

Le narrateur — dont le jeu mystérieux soutient admirablement le drame — se garde bien de lui donner une solution. « Il est intéressant de poser un problème, susurre-t-il à la fin du troisième tableau, mais fastidieux de le résoudre. »

On pourrait, en effet, du point de vue dramatique ne pas conclure. Encore faudrait-il que le problème soit complètement et loyalement po-

sé! Si, tout au long de la pièce, le dramaturge, par incapacité ou parti pris, incline d'un côté, comment peut-il dire qu'il n'a pas résolu le problème? Il ne l'a peut-être pas résolu d'une façon scénique, mais il l'a certainement fait d'une façon réelle.

Or, ici le péché est rendu agréable; on semble prendre parti pour la liberté sans frein que se donnent Jérôme et Claire, on ridiculise le père de Claire, au nom symbolique de Portelance, on le fait s'empêtrer dans des principes mal compris, dans l'opinion des autres débitée par cœur. On terrasse le vicairé avec une sorte de haine, cet Anthime Pruneau qui se croit la compétence nécessaire pour avoir été quatre ans « dans une boîte à curés de la Province ».

Encore une fois, un dramaturge peut ne pas apporter de solution, mais il n'a pas le droit d'empêcher avec partialité le vrai combat, la discussion à armes égales. Il n'a pas le droit de limiter sciemment et la valeur et le nombre des combattants. L'autre parti a, lui aussi, droit de comparaître. Mais, de grâce, que ce soit avec des avocats autres que cet imbécile de Portelance et ce falot de vicairé. Les rieurs, alors, pourraient changer de côté!

Si Jean Simard avait mis deux personnages intelligents à la place des deux fantoches Portelance et Pruneau il aurait écrit la grande pièce moderne et sociale que nous attendons. Avec des adversaires de leur taille, Claire et Jérôme se seraient mesurés. Ils seraient peut-être restés dans leur sensualité et leur orgueil, mais nous aurions eu un drame de haute lutte, et combien poignant!

Hélas! Malgré une valeur dramatique réelle, malgré un sens du théâtre si rare au Canada français, *L'Ange interdit* sent trop le monologue. Manquent les vrais interlocuteur et le conflit authentique!

Paul GAY, c.s.sp.

Littérature étrangère

Religion

STEINMANN (Jean)

DEUTERONOME. Texte français par Jean Steinmann. Introduction et commentaires par une équipe biblique du centre d'études Notre-Dame. [Bruges] Desclée de Brouwer [1961]. 168p. ill. 20.5 cm. (Coll. *Connaître la Bible*)

Pour tous

Le *Deutéronome* clôt le Pentateuque. Il représente une école de pensée, au septième siècle, qui origina probablement dans le royaume du Nord pour s'étendre dans celui du Sud, à Jérusalem, après la chute de Samarie. On repensa les lois anciennes pour les adapter, dans la mesure du possible, aux conditions nouvelles de culture.

Dans l'introduction au livre des *Juges* on a montré que l'œuvre avait subi de fortes retouches deutéronimiques, surtout en ce qui concerne le cadre littéraire; quatre temps partagent chaque période: infidélité du peuple, sa punition suivie du repentir, et le salut apporté par la venue d'un libérateur ou d'un juge. C'est là la loi très simple de la rétribution temporelle, c'est-à-dire que le péché reçoit son salaire dès ici-bas, de même que la vertu. On ignore encore tout de la vie d'outre-tombe, ou plutôt on n'en connaît qu'une possible, celle du *shéôl*, où tous, bons et pervers, végètent dans l'inactivité, un peu comme des larves insouciantes et insensibles.

Les marques de l'école ne se sont pas fait sentir que dans le livre des *Juges*, mais aussi bien dans le livre de *Josué* qui raconte l'histoire de la Conquête, et dans les livres de *Samuel* et des *Rois* qui poursuivent l'histoire d'Israël depuis les origines de la royauté jusqu'à l'exil. Ici, dans le *Deutéro-*

nome, sous la forme de discours prononcés par Moïse au mont Nébo, peu avant sa mort, c'est toute l'histoire de l'Exode qui est reprise et méditée. Ainsi a-t-on pu croire que le *Deutéronome* fut écrit comme préface ou œuvre initiale de toute une histoire d'Israël, depuis ses origines jusqu'à Josias. Tous ces problèmes de composition du livre sont bien résumés et éclaircis dans l'introduction du présent volume de la collection *Connaître la Bible*.

Le problème central du livre, évidemment, est la Loi. Au septième siècle, on se rend compte que cette Loi n'a enregistré que des échecs; les Israélites ne lui ont jamais été fidèles! Aussi essayait-on de remédier à son impuissance de se faire obéir en changeant un peu son cadre extérieur: elle est encadrée dans des discours de Moïse qui ne cherche pas à s'imposer d'autorité, par des ordres secs et tranchés, mais qui s'efforce de persuader le cœur en développant les motifs de la Loi, qui ne sont autres que l'amour de Dieu pour son peuple; par suite, lui obéir, c'est répondre à Dieu par un même amour. On peut voir, ici, une tentative de rapprocher l'éducation de la Loi de celle de la famille, où le cœur parle beaucoup plus que la raison.

La grande nouveauté du *Deutéronome* c'est de promulguer la loi de l'unicité de sanctuaire. Jusqu'alors il était légitime d'avoir plusieurs lieux de culte, dispersés un peu partout en Palestine. Mais pareille coutume n'a que trop servi à encourager les rechutes dans l'idolâtrie. A l'avenir, un seul sanctuaire peut exister, à Jérusalem, sous la surveillance du roi et du clergé de la capitale. On pourra ainsi mieux contrôler la pureté du Yahwisme.

On voit aussitôt que l'influence prophétique est sous-jacente à l'œuvre nouvelle. Nos auteurs l'ont remarqué. Mais on se serait atten-

du à ce que l'on parle davantage du rôle qu'a dû jouer Jérémie dans cette restauration. Il est acquis que la découverte de la Loi sous Josias, telle que rapportée dans le deuxième livre des *Rois* (22, 3-20), ne concerne que le *Deutéronome*. Or c'est le temps où Jérémie est en pleine activité prophétique, et où sa prédication inspire beaucoup le pieux roi Josias. On peut donc se demander si le Prophète n'est pas à l'origine de cette rénovation de l'Alliance, prônée par ce même roi. Il est aussi très éclairant de comparer le style du *Deutéronome* et celui de Jérémie: on ne peut nier une influence directe de ce dernier sur l'autre, tant dans les expressions que dans nombre d'idées religieuses. A notre avis, c'est là une question que l'on ne devrait pas passer sous silence.

Le commentaire exégétique est bref mais toujours à point. Nous ne relèverons qu'une imprécision: la Mer des Roseaux ou des Joncs, lieu de passage des Hébreux lors de leur sortie d'Egypte, n'est pas la Mer Rouge. Depuis les études d'Eissfeldt et de Cazelles il faut situer cet endroit dans le nord du Delta. Les textes égyptiens connaissent une telle Mer dans cette région. De plus, on comprend mal que des roseaux puissent pousser dans la Mer Rouge! L'eau saline ne le permet pas. Il s'agit, de fait, de papyrus, très abondant dans la région de Tanis. Ceci pose un problème de reconstitution historique de cette fuite des esclaves hébreux, mais ce n'est pas notre but, ici, d'offrir une solution.

Ce nouveau volume de la Collection mérite quand même d'être ajouté aux autres, sur les rayons de la bibliothèque de tout chrétien intéressé à mieux lire la Parole de Dieu; surtout il ne devrait pas échapper à ceux qui ont charge d'enseigner dans l'Eglise, soit dans la chaire soit à l'école.

Guy COUTURIER, c.s.c.

Littérature

DU BOS (Charles)

JOURNAL IX. Avril 1934 -
Février 1939. Paris, La Colombe
[1961]. 283p. 19cm.

Pour tous

Le dernier volume du *Journal* de Du Bos est paru. Avec ce tome neuvième s'achève la publication d'une œuvre qui tient une grande place dans la littérature contemporaine. A quelle famille littéraire appartient Du Bos ? Une psychologie extrêmement raffinée l'apparente à Marcel Proust. Mais avouons-le, cette psychologie fatigue à la longue le lecteur; Charles Du Bos tourne continuellement autour du pot,



Charles DU BOS

et le titre de ses essais critiques *Approximations* est très révélateur à ce sujet. Du Bos faillit tomber dans les pièges de l'esthétisme et du dilettantisme, mais sa conception de la littérature, conception proprement spirituelle, l'a sauvé de ce travers. Ce qu'il cherchait avant tout dans une œuvre, c'était le sens religieux, et à ce point de vue, peu d'écrivains ont analysé avec autant de finesse l'œuvre de Mauriac.

Les neuf volumes du *Journal* retraçant l'itinéraire spirituel de Du Bos, nous montrent le travail mystérieux de la grâce dans une âme, et ces livres se classent parmi les grandes œuvres spirituelles de notre époque.

Bernard-M. MATHIEU, o.p.

BUCK (Pearl)

L'ÉPOUSE EN COLÈRE.
Roman américain traduit par
Lola Tranec. [Paris] Stock
[1962]. 265p. 20cm. \$3.20

Appelle des réserves

L'Épouse en colère de Pearl Buck offre peu de surprises. Comme à l'accoutumée la romancière y développe ses thèmes favoris: l'indissolubilité du mariage, sur le plan humain exclusivement, l'esprit de justice qui doit animer les hommes, l'amour qui les tient liés malgré tous les conflits de race ou de tempérament.

La romancière a un sens tellement aigu du bonheur d'autrui qu'elle parvient difficilement à nous faire croire à la méchanceté chez ses personnages. Ainsi pour Lucinda, « l'épouse en colère » dont la froideur, l'injustice et l'intransigeance n'obnubile point la bonté agissante de son mari Pierre Delaney.

Nous sommes au lendemain de la guerre de Sécession. Pierre Delaney revient dans sa famille après avoir embrassé la cause des sudistes pendant que son cadet, Tom, épris de justice, s'en allait défendre celle du Nord.

Pierre ne souhaite qu'une chose: la paix définitive dans le milieu familial qui a toujours été le sien. Tom, au contraire, persévère dans la voie où son courage et sa recherche de la justice l'ont engagé. Entre eux deux, une femme, Lucinda, intouchée par la guerre, refusant d'admettre l'émancipation des esclaves, ne cédant aucun de ses privilèges.

L'amour des deux frères résistera au conflit. Mais Tom devra cependant quitter le toit fraternel pour épouser une métisse intelligente et généreuse. Seul désormais en face de Lucinda, Pierre échouera sur le plan sentimental, incapable d'amener sa femme à comprendre son évolution. Mais le lien qui les unit est assez fort pour atténuer l'amertume et les regrets.

Aux grands thèmes évoqués ici se mêlent des descriptions d'une nature grandiose et l'évocation de personnages secondaires fortement dessinés. Pearl Buck a un métier qui ne se dément pas même si sa conception du monde reste fragmentaire, exclusivement centrée sur l'humain.

La qualité littéraire de *L'Épouse en colère* s'évalue mal cependant à cause d'une traduction insatisfaisante, fautive parfois. Une traduction qui ne rend pas justice à l'écrivain racé qu'est Pearl Buck. Mais comment insister sur un aspect d'une histoire si bien racontée qu'elle nous tient intéressée de la première page à la dernière ?

Julia RICHER

Biographie

VIEILLARD (Renée)

MOHAMMED. « Messager d'Alah ». 11 photographies hors-texte et une carte. Paris, Librairie Maloine [1962]. 176p. ill. (h.-t.) 18cm.

Pour adultes

Voici un ouvrage de vulgarisation de lecture facile et qui demeure consciencieux du point de vue historique. Il s'alimente aux sources de l'Islam, Le Coran et la Tradition, et suit de près les grands chercheurs contemporains, Goldziher, Lammens, Massignon, Grandefroy, Demonbynes, Gardet...

Sans bavardage ni sécheresse dans le récit, l'A. nous mène lestement à la découverte du Prophète de l'Islam, des lieux où il a vécu sa jeunesse voyageuse et ses grandes expériences religieuses, militaires et politiques.

De précieux documents photographiques rapportés de La Mecque et du désert avoisinant par un pèlerin musulman révèlent quelques-uns des hauts-lieux de l'Islam tout en plongeant le lecteur dans

l'atmosphère indispensable à l'intuition d'une époque et d'un personnage très éloignés de nous. Une ombre au tableau: l'absence d'une carte de l'Arabie du VIIe siècle. De plus le magnifique tableau démographique de l'Islam contemporain placé en fin de volume, et

emprunté au Centre des Hautes Etudes d'Administration Musulmane, aurait pris toute sa valeur s'il avait été commenté dans une sorte d'épilogue à l'ouvrage.

Personnage vénéré de l'Islam et longtemps méconnu sinon méprisé

de l'Occident chrétien, Mohammed doit au XXe siècle sa réhabilitation historique. Le livre de Renée Vieillard s'inscrit dans cet effort de sincérité et de dialogue entre Chrétiens et Musulmans.

Jacques-M. LANGLAIS, c.s.c.

Littérature de jeunesse

BALLANTYNE (Robert M.)

LES JEUNES CHASSEURS DE FOURRURES. Illustrations de Willoy Copay. [Bruges] Casterman, 1962. 129p. ill. 22cm. (Coll. *Relais-Classique*) Relié.

Pour jeunes

Dans cet ouvrage l'auteur nous présente une famille de la Rivière Rouge: M. et Mme Kennedy qui ont un garçon Charles et une fille Kate. Charles qui déborde d'énergie se refuse à accepter l'emploi sédentaire que son père lui suggère. Après quelques difficultés, le père cède et le jeune homme part à l'aventure avec les chasseurs de fourrures. Bientôt Harry son grand ami le rejoint. Ils sont ensuite séparés mais se retrouvent enfin. Harry est blessé et va achever sa convalescence chez les Kennedy. Il épouse Kate. Les deux jeunes hommes demeureront maintenant à la Rivière Rouge et travailleront à de bons postes; car ils ont acquis beaucoup d'expérience de leur séjour en forêt. Ils ont appris à chasser, à diriger une pirogue à travers les rapides, à se débrouiller dans les cas d'urgence, à gagner l'amitié des Indiens. Mais surtout ils ont été en mesure d'apprécier des hommes vigoureux et courageux, des guides expérimentés qui prévoient les tempêtes et savent se mettre à l'abri. Ils ont connu les

longs hivers où il y a peu à faire mais où les hommes apprennent à se mieux connaître et à découvrir que sous des dehors frustes se cachent souvent de braves gens.

Ainsi leurs coeurs aussi bien que leurs corps se sont développés. Les amis qu'ils s'étaient faits au cours de leur voyage viennent les visiter: Plume-Rouge, un Indien très sympathique, et Jacques Caradoc un trappeur d'expérience. Ensemble, ils évoquent de bons souvenirs.

Roman sain qui inspirera les jeunes.

M. D'AMOUR



CHAMSON (André)

L'AUBERGE DE L'ABIME. Illustré par Pierre Noël. Paris, Editions Bourrelief [1961]. 159p. ill. 20cm. (Coll. *L'Alouette*) Relié.

Pour adolescents

Napoléon, Waterloo, deux noms célèbres mais que de tristesse ils rappellent! L'action de ce roman se passe au moment où les Français, après vingt ans de guerre, vivaient encore dans l'angoisse. On avait conscrit tous les jeunes hommes, et le peu qu'il en restait constituait un bien que les villa-

geois et les montagnards de cette région protégeaient féroceement.

Un jeune officier s'arrête un soir à l'Auberge de l'Abîme, et on le soupçonne de rechercher des jeunes pour l'armée ou de chercher à faire des émeutes. Un accident malheureux se produit. C'est alors que tous se mettent à sa poursuite et ce jusqu'à l'intérieur d'une caverne qu'on a surnommée « la bouche du diable ». Lorsqu'ils sont convaincus de sa mort, ils s'apaisent enfin. Mais le cavalier, par miracle, parviendra-t-il à s'échapper?

On fera connaissance dans ce roman, avec de bons Samaritains, et une histoire d'amour émouvante se déroulera discrètement.

Le mystère et la tension planent presque tout au long du volume. Seul l'épilogue en est exempté. C'est un récit passionnant pour les jeunes qui sont avides d'aventures extraordinaires. L'ouvrage est bien écrit, les illustrations en couleur cadrent bien avec le texte et en facilitent la compréhension. Les principaux personnages ont beaucoup de noblesse et de grandeur d'âme. Intéressera surtout les garçons.

A noter: un lexique qui enrichira le vocabulaire.

M. D'AMOUR

CYRILLE

LA CAGE AUX REVOLTES. Roman. Illustrations de Pierre Joubert. Paris, Alsatia [1962]. 230p. 20cm. (Coll. *Rubans noirs*, no 24)

Pour adolescents

Roman psychologique, *la Cage aux Révoltés* nous fait suivre étape par étape, la réadaptation d'un soldat français, intrépide et courageux, qui après avoir vécu un cauchemar dans les camps de prisonniers en Allemagne, en vit un autre une fois revenu chez lui avec les siens.

Toutes ces souffrances atroces endurées pendant son internement, ils les avait acceptées dans l'espérance d'un avenir glorieux et paisible pour son pays et ses compatriotes. Mais à son retour, ceux-ci ne le comprennent pas; et lui-même n'est pas dans un état d'âme pour accepter la vie telle qu'elle est devenue. Même son amie Soline, avec qui il se croyait presque fiancé, l'abandonne.

Il décide, sur l'avis de son médecin, d'aller enseigner à la campagne; on lui confie une classe d'élèves qui ont tous leurs problèmes psychologiques. Etant jeunes, ils ne savent pas mieux réagir que de faire payer par leur professeur qui semble sans défense, les injustices dont ils sont les victimes dans leurs familles. François Darvey ne parle pas de son glorieux passé, il ne se défend pas, et les élèves ne devinent rien. L'élément « suspense » grandit de plus en plus jusqu'à ce qu'il atteigne son paroxysme. Et alors... c'est le dénouement.

Un livre qu'il faut lire. On y voit combien il est facile d'être injuste, de juger sur les apparences et de faire payer à un innocent une rancune personnelle. On y voit aussi que l'abnégation peut obtenir plus que la violence; mais c'est une rude épreuve.

On admire l'indulgence de cet être d'élite qui pardonne à ses bourreaux et imite ainsi son Maître. Cet exemple de charité chrétienne est sans doute ce qui a amené Börner à se repentir de ses torts envers celui qu'il a été forcé d'admirer. Très enrichissant pour tous.

M. D'AMOUR

DAVELUY (Paule)

SYLVETTE ET LES ADULTES. Québec, Editions Jeunesse [1962]. 156p. 19cm. (Coll. *Vent d'avril*)

Pour adolescentes

Avril ! Réveil dans la nature et dans les cœurs. Sylvette, riche d'une sensibilité frémissante, éprouve le besoin, comme elle l'écrit si justement, de « défier le temps », de garder le souvenir « des petites choses, des chères petites choses de rien du tout » de son printemps heureux. Avec quel bonheur elle relatera et commentera grands et menus faits de son existence par rapport à celle de sa famille, de ses professeurs et de ses amis.

Paule Daveluy a réussi là un petit chef-d'œuvre du genre. Il faut la féliciter pour un style d'une coulée si agréable, expression d'une pensée épanouie, si je puis m'exprimer ainsi, au soleil de l'expérience d'une magnifique personnalité chrétienne et humaine.

Devant l'invasion de publications françaises et américaines dans nos bibliothèques de couvent, imprimés si peu adaptés à notre mentalité, on ne peut qu'applaudir à l'initiative des Editions Jeunesse de présenter aux jeunes Canadiennes françaises, des « romans alertes, vrais, gais, qui respectent à la fois leur goût naturel de la beauté et les besoins de leur formation intellectuelle ».

Le journal de Sylvette, en plus d'être rédigé par l'un de nos meilleurs auteurs pour la jeunesse, riva-

lise avec bon nombre de publications des grandes maisons françaises, par sa facture élégante, son papier de qualité et son joli dessin de couverture.

Denise HOULE

CORRIVEAU (Monique)

LE SECRET DE VANILLE. Texte revu et corrigé. Illustrations: Aline Paré. Québec, Editions Jeunesse [1962]. 135p. ill. 18.5cm. (Coll. *Brind'herbe*)

Pour jeunes

Vanille... C'est le nom d'une longue poupée à la blonde chevelure. Marie, en présentant sa fille à Mado, sa meilleure amie, ne se doute pas du rôle que jouera bientôt la poupée dans la vie de leurs familles respectives. Les deux gamines, en compagnie des frères et sœurs de Mado, vivront des heures inoubliables, dans le décor du merveilleux hiver canadien, dans l'attente d'un Noël, qui n'aura jamais été — pour chacun — aussi beau, aussi clair.

Dans un cadre bien de chez nous, l'auteur fait évoluer ses petits personnages. Minuscules bonshommes dont la vie, racontée en des mots jolis, colorés, ressemble étrangement à celle des jeunes lecteurs auxquels ce livre est destiné.

Garçonnetts et fillettes suivront avec autant de joie les péripéties de cette aventure au « suspense » ménagé avec adresse, c'est-à-dire dosé de façon à ne pas créer une tension trop grande pour de jeunes lecteurs.

Au sommaire du prochain numéro de LECTURES :

★ *Autour de toi Tristan*, de Claire France

★ *Comme à travers de feu* de J. Montaurier

Les illustrations, trop chargées à notre avis, n'ajoutent rien à la qualité — déjà reconnue par l'ACELF — du *Secret de Vanille*.

Denise HOULE

.....

GUILLOT (René)

GRICHKA ET LES LOUPS.
Illustrations de J.-P. Ariel.
[Paris] Hachette [1960]. 190p.
ill. 20.5cm. (Coll. *Idéal-Bibliothèque*) Relié.

Pour jeunes

Au pays des Lapons, vivait Grichka, jeune garçon d'environ douze ans. Grichka avait un jour adopté un ourson trouvé près de sa mère abattue par les chasseurs. Pendant toute une année, Grichka et Djidi, l'ourson, furent d'inséparables copains. C'est alors que le clan — pour satisfaire à une coutume barbare — décida de sacrifier Djidi, au cours d'une grande fête. Pour sauver celui qu'il appelait son « frère ours », Grichka quitta le pays des hommes pour celui des ours noirs. Cependant, un malencontreux accident obligea le jeune Lapon à revenir au foyer. Sans Djidi !

Comme elle sera dure la séparation des deux petits « frères » ! L'un et l'autre risqueront leur vie pour se retrouver enfin ! Mais leur bonheur de vivre ensemble sera de courte durée...

Cette histoire transportera ses jeunes lecteurs dans un monde enchanté — celui où les enfants sont maîtres des forêts, des montagnes et des rivières, celui où les ours sauvages viennent partager leurs jeux et les aident, à l'occasion, à vaincre les loups.

Dans un style fait pour plaire aux enfants, ce texte s'est mérité pour sa valeur éducative et son originalité le prix « Enfance du Monde ».

La reliure, la présentation et les ravissantes illustrations des volu-

mes de la collection *Idéal-Bibliothèque* contribuent à donner aux jeunes l'amour des beaux livres.

Denise HOULE

.....

LEPRINCE (X.-B.)

LE CHANT DES ABIMES.
Roman. Illustrations de Pierre Joubert. Paris, Alsatia [1961]. 293p. ill. 20cm. (Coll. *Rubans noirs*)

Pour adolescents

Le chant des abîmes, c'est celui de l'univers sidéral. Grâce à de gigantesques installations en Sologne, des savants peuvent non seulement contempler les étoiles, écouter les ondes qu'elles émettent, mais projeter dans l'espace des quantités d'énergie suffisantes pour engendrer dans la stratosphère de véritables écrans. La création de ces murs d'énergie est évidemment entourée du plus grand secret car ils constituent le plus sûr moyen de défense contre la bombe atomique...

On est évidemment au pays de la Fantaisie mais une fantaisie à la Jules Verne, où la marge entre fiction et réalité pourrait bien être comblée en l'an 2000.

Il serait bien étonnant que *Le Chant des abîmes* n'ait aucune résonance dans le cœur des adolescents qui le liront ou plutôt l'« entendront ». Les garçons suivront avec intérêt les longs exposés scientifiques du physicien Zouboff et de ses collègues. Aux adolescentes, plaira davantage la tendre camaraderie de Gilles et Solange. Quant à l'aventure fantastique d'Annouchka, elle captivera plus d'un et plus d'une.

Pierre Joubert, l'illustrateur de talent, s'est encore une fois surpassé. Son dessin de couverture surtout attire tout de suite la curiosité des lecteurs sur le contenu de l'intrigue.

Denise HOULE

THIBAUT DE MAISIÈRES
(G.)

TOURISME CLANDESTIN.
Récit d'évasions. Bruxelles, Office de Publicité [c1961]. 243p. 18.5cm.

Pour adolescents

Un officier belge qui fut prisonnier lors de la seconde Guerre Mondiale nous raconte ses souvenirs. Il s'agit moins de décrire la vie dans l'oflag que de faire connaître les multiples projets d'évasion qui naissaient dans la tête en effervescence des officiers captifs. Ces projets furent très souvent réalisés avec succès. Notre auteur, lui, réussit à s'évader à plusieurs reprises, et nous suivons avec intérêt ses périples clandestins. Après bien des aventures peu banales, il fut définitivement repris et même conduit dans une forteresse pour évadés récidivistes. Il ne sera libéré que vers la fin de la guerre par les Russes.

Le sort réservé aux officiers prisonniers nous apparaît enviable comparé à celui qu'eurent à subir les civils dans les camps de concentration. On peut même dire, si l'on en juge par ce livre plutôt gai dans l'ensemble, que les prisonniers réussissaient à se faire une vie agréable. Le principal du temps était employé à s'aider ou à se jouer des tours, à se moquer des Boches, et bien entendu à chercher des moyens de s'évader. Le relâchement des officiers au point de vue discipline nous étonne un peu. Au cours d'une évasion, l'A. se fait à deux reprises voleur de bicyclette... et cela semble tout naturel... Comme la guerre peut changer la vision des choses ! Par contre, quand M. Thibaut est dans la prison de Dijon, en pleine solitude, sa vie spirituelle semble en profiter.

Le récit est écrit dans un style alerte, un peu gavroche, qui plaira aux adolescents à qui la collection *Clef des champs* est destinée.

C. MARTIN-POTVIN



Philosophie

BRETON (Stanislas)

L'Être spirituel. Recherches sur la philosophie de Nicolai Hartmann. Lyon, Emmanuel Vitte [1962]. 201p. 22.5cm. (Coll. *Problèmes et doctrines*)

Psychologie

GENDRON (Lionel)

Qu'est-ce qu'une femme? Tome I. Adolescence et début marital. Préface de Roméo Boucher. Montréal, Editions de l'Homme [1961]. 139p. 20cm.

GENDRON (Lionel)

Qu'est-ce qu'une femme? Tome II. Problèmes psychiques de l'épouse. Préface de Roméo Boucher. Montréal, Les Editions de l'Homme [1961]. 156p. 20cm.

MORIN (Yves Benoît)

Votre personnalité. [Montréal, Les Editions de l'Homme, 1962]. 125p. 14cm. (Coll. *Pour tous*) \$0.50

Religion

AIGNAN (Jean-Clair)

Pour que vive joie sauvons l'homme. Paris, Nouvelles Editions Debresse [1962]. 157p. 19cm.

AUBER (Michel)

Parlons de la foi. Lyon, Emmanuel Vitte [1962]. 183p. ill. (h.-t.) 18cm.

DOMINIQUE (Claude)

Le livre d'images de l'amour maximum. Paris, La Colombe [1962]. 213p. 21cm.

EN COLLABORATION

Introduction. [Bruges] Biblica [1962]. 95p. 20.5cm. (Coll. *Assemblées du Seigneur*, no 1)

EN COLLABORATION

Le problème de l'argent en Liturgie. [Bruges] Biblica, 1962. 93p. 23.5cm. (Coll. *Paroisse et Liturgie*, no 55)

EN COLLABORATION

Répertoire analytique et critique des fiches de chants religieux français. 2e édition. [Bruges] Biblica [1962]. 107p. 23.5cm. (Coll. *Paroisse et Liturgie*, no 22)

GARBIT (François)

Vers le plus grand Amour. Lettres de François Garbit. Préfacées par l'abbé Pierre. Namur, Les Editions du Soleil levant [1962]. 174p. ill. 17.5cm.

GRUN (S.)

La glorieuse transformation. Sermons pour le temps de la Pentecôte. Traduit par René Virrion. Mulhouse, Salvator, 1962. 166p. 19cm. (Coll. *La Prédication nouvelle*)

HEUSCHEN (L.)

La Bible chaque semaine pour la Célébration, la Méditation, la Prédication. [Bruges] Biblica, 1962. 422p. 23.5cm. (Coll. *Paroisse et Liturgie*, no 54)

HUNERMANN (G.)

De l'Alaska à la Terre de Feu. Premier volume. Histoire de Missions. Grandes figures missionnaires. Traduit par Martin Briem. Mulhouse, Salvator, 1961. 324p. 21cm.

JAVELET (Robert)

Les paraboles contre la loi. Paris, Editions Saint-Paul [1962]. 206p. 19.5cm.

LABROSSE (Gérard), s.j.

Ma religion est-elle en danger? Montréal, Les Editions de l'Homme [1962]. 125p. 20.5cm.

LARRAILLET (Paul), s.j.

La destinée humaine. Lyon, Emmanuel Vitte [s.d.]. 97p. 18cm.

LASSUS (L.A.)

Saint Pierre Damien et saint Bruno de Querfurt. Textes primitifs camaldules (*La vie du bienheureux Romuald* et *La vie des Cinq Frères*) traduits par le R. P. L.A. Lassus. Introduits par le Rme P. D. Giabbanì. Namur, Les Editions du Soleil levant [1962]. 230p. 17.5cm. (Coll. *Les écrits des Saints*)

MEYER (E.)

Autour de la confession d'Augsbourg avec mes amis protestants. [Paris] Emmanuel Vitte [1962]. 112p. 18.5cm.

RENARD (Mgr)

Vie apostolique de la religieuse aujourd'hui. [Bruges] Desclée de Brouwer [1962]. 153p. 16cm. (Coll. *Vie et prière*)

Le sens du concile. Une réforme intérieure de la vie catholique. Lettre pastorale de l'épiscopat hollandais. [Bruges] Desclée de Brouwer [1961]. 58p. 18.5cm. (Coll. *Présence chrétienne*)

SIMON (J.M.), o.m.i.

Le Divin et l'Humain dans la Bible. Paris, Nouvelles Editions latines [1961]. 185p. 18.5cm.

SUBTIL (J.), s.j.

Et votre âme vivra. Thèmes de méditations pour retraites du mois. Première série. Toulouse, Apostolat de la prière [1962]. 151p. 19cm. (Coll. *Retraites et Récollections sur la vie religieuse*, no VI)

SUENENS (Mgr Léon-Joseph)

Vie quotidienne, vie chrétienne. Causeries familiales. [Bruges] Desclée de Brouwer [1961]. 150p. 20cm.

VAN AGT (J.)

Soyez miséricordieux comme le Seigneur votre Dieu. Paris, Les Editions du Cèdre [1962]. 197p. photo 19cm. (Coll. *Spiritualité - Doctrine - Expériences*)

VANBERGEN (Abbé P.)

Index des thèmes du Nouveau Testament. [Bruges] Biblica [1962]. 353p. 23cm. (Coll. *Paroisse et Liturgie*, no 51)

ZUNDEL (Maurice)

Morale et mystique. [Bruges] Desclée de Brouwer [1962]. 139p. 18.5cm. (Coll. *Présence chrétienne*)

Folklore

BARBEAU (Marius)

Jongleur Songs of Old Quebec. Interpreted into English by Sir Harold Boulton and Sir Ernest MacMillan. Decorations by Arthur Price. Toronto, The Ryerson Press [1962]. 202p. ill. 24cm. Relié.

Sciences

HIRSIG (Werner H.)

Votre destin par l'astrologie. [Montréal, Les Editions de l'Homme, 1962]. 127p. ill. 14cm. (Coll. *Pour tous*)

JOUBERT (Lucien)

Conseils pratiques d'un médecin de famille. [Montréal, Les Editions de l'Homme, 1962]. 127p. ill. 14cm. (Coll. *Pour tous*)

WEIDER (Ben)

La culture physique. [Montréal, Les Editions de l'Homme, 1962]. 128p. ill. 14cm. (Coll. *Pour tous*)

Loisirs

DEYGLUN (Serge)

La chasse dans la province de Québec. [Montréal, Les Editions de l'Homme, 1962]. 126p. ill. 14cm. (Coll. *Pour tous*)

COTE MORALE DES NOUVEAUTÉS EN LIBRAIRIE

Beaucoup d'éducateurs, de libraires, et même de bibliothécaires n'ont pas en mains les instruments nécessaires pour se rendre compte, très rapidement, de la valeur morale des ouvrages qui viennent de paraître sur le marché. Aussi avons-nous pensé leur rendre service en publiant, chaque mois, une liste des plus récents ouvrages avec leur cote morale. Pour les ouvrages étrangers, cette cote a été établie après consultation attentive des diverses revues catholiques de bibliographie-conseil, telles que *Livres et Lectures*, les *Notes bibliographiques*, la *Revue des Cercles d'étude d'Angers*, etc. Il se peut cependant que quelques-unes de ces cotes soient, un jour ou l'autre, sujettes à rectification, si, après une étude des ouvrages en question, nous nous rendons compte que la cote donnée par les revues européennes n'est pas adaptée au milieu canadien. Quoi qu'il en soit, nous croyons que les cotes données ci-dessous sont suffisamment sérieuses pour être publiées, sous bénéfice d'inventaire.

- CASSELLS (J.), *L'inspecteur Flagg bat un record* B
 Roman policier. Une jeune femme est en butte aux exigences d'un mystérieux maître-chanteur. L'inspecteur Flagg l'en délivrera. Excellent roman policier.
- CAYATTE (A.), SPAAK (C.) et PONS (M.), *La prise de la Bastille* B
 Roman à thèse qui veut montrer la misère des petites gens mal logés. Plusieurs histoires s'enchevêtrent assez habilement. Ouvrage assez simple mais non dénué d'intérêt. Ne convient qu'aux adultes.
- COMBET (M.), *Le Renard dans les vignes* .. D
 Roman qui tente d'étudier la psychologie d'un jeune garçon à l'aube de l'amour. Ouvrage artificiel où l'amour libre et l'adultère sont expressément approuvés en deux passages.
- DANINOS (P.), *Le Jacassin* B
 Ouvrage humoristique où l'auteur évoque avec humour les lieux communs, les idées toutes faites et les sottises qu'on peut entendre dans une conversation entre des personnes qui ont un vernis de culture. De faciles traits d'esprit voisinent avec les remarques drôles.
- DAS GUPTA (Sonali), *D'un monde à l'autre* B
 Ouvrage qui expose le témoignage d'une jeune Indienne qui, après avoir toujours vécu en Inde, va de surprise en surprise lorsqu'elle découvre la vie européenne. Elle compare ici les deux civilisations et les deux mentalités orientale et occidentale. Réflexions pleines d'intelligence, d'humour et d'indulgence. Il est à remarquer cependant que le tableau que brosse l'auteur sur la vie indienne est un peu idyllique par certains côtés.
- DESMAREST (M.-A.), *C'est arrivé à New York* TB
 Roman. Histoire d'amour qui se veut mystérieuse. Style conventionnel et ton sentencieux.
- HARDY (R.), *La frontière passe à Muratoli* B
 Roman. Au temps de la guerre, un guide tyrolien déserte son armée, non par lâcheté, mais pour retrouver les siens alors qu'il passe à proximité de leur village. Toutes sortes de péripéties s'y déroulent. Intrigue assez complexe. Roman pathétique où le romancier évoque le conflit de personnages torturés entre leur sens de l'honneur et leurs sentiments.
- LEBOEUF (Jean-Guy), *Arrêtez d'avoir peur! et croyez au succès* TB
- MARMORI (G.), *La parlerie* B?
 Roman. Deux ivrognes sortent d'un bar et s'enfoncent dans la nuit; ils errent à l'aventure en devisant sans fin. A la fin, l'un d'eux tombe à l'eau... Histoire bizarre et hermétique, bien écrite et non dénuée de poésie. Mais qui s'intéresserait à ces divagations d'ivrognes?
- MELCHIOR-BONNET (B.), *Un policier dans l'ombre de Napoléon, Savary, duc de Rovigo* B
 Biographie d'un personnage de l'empire qui fut entièrement dévoué à Napoléon. Celui-ci lui confia des tâches assez peu agréables qui lui attirèrent la haine et le mépris: exécution du duc d'Enghien, enlèvement de la famille royale d'Espagne, répression espagnole, etc. Ouvrage documenté et d'une incontestable rigueur historique, mais peu accessible au grand public.
- MOUSSET (P.), *Un Amour de Corée* B?
 Roman qui tient un peu du reportage. Un camarade légionnaire qui avait adopté un orphelin coréen est frappé à mort dans un dur combat. Avant de mourir, il légua l'orphelin à un lieutenant qui, après avoir négligé de remplir ses engagements, s'en repentira et cherchera à réparer son incurie. Roman agréable et profondément humain. Quelques scènes en marge de la morale.

- OUVRARD (J.), *Sonnez les matines* TB**
 Roman policier. Un cadavre a été découvert sur une île habitée uniquement par des moines cisterciens. Qui est le coupable? Intrigue bien menée et fort captivante.
- PASTEUR (C.), *Les dames seules* TB**
 Roman qui montre les conséquences d'une éducation faussée et les difficultés des femmes seules. Deux femmes se sont évadées de leur milieu provincial pour vivre à Paris. L'une d'elles a quitté son mari et garde avec elle sa fille. Celle-ci grandit dans une atmosphère de serre chaude qui ne la prépare guère à affronter ensuite les difficultés de la vie. Ouvrage intéressant et bien mené. La morale est saine, sans être appuyée.
- PEISSON (E.), *Grampus* TB**
 Récit. Grampus est un nom donné par les Anglais à un cachalot énorme et féroce. Il symbolise ici la mer ensorcelante et meurtrière qui a joué un rôle de premier plan dans la vie et l'œuvre de Peisson. Dans ce récit où la fiction se mêle à la réalité, l'auteur évoque les faits qui ont amené la création des divers personnages de ses romans. Ouvrage bien écrit, d'un abord difficile, qui ne plaira sans doute qu'aux lecteurs assidus de Peisson.
- SAINT-PAULIEN, *La main de gloire* B**
 Roman. Un jeune peintre qui doit « prostituer » son art pour gagner sa vie, invente une mystification qui prouve à ses contemporains qu'il est capable de peindre aussi bien que Greco et Zurbaran. Roman assez peu vraisemblable qui est une satire de la faune artistique. Il est alourdi en outre par une surabondance de termes d'art. Pour lecteurs cultivés.
- SHERRY (E.), *Le témoin de la 11e heure* . . . TB**
 Roman policier. Heureux en ménage, un homme trouve, en rentrant chez lui un soir, sa jeune femme assassinée. On l'accuse de ce meurtre et il n'a pas d'alibi probant. Comment s'en tirera-t-il? Passionnante histoire, très bien racontée.
- SORELLA, *Histoire d'une amitié* TB**
 Cette amitié est celle qui lia Alphonse de Chateaubriant et Romain Rolland. A la mort de
- ce dernier, Chateaubriant résolut d'écrire l'histoire de cette amitié très profonde et d'une rare qualité spirituelle qui les avait unis. Laisse en plan par la mort de l'auteur, l'ouvrage fut repris par un témoin qui signe « Sorella ». Les textes cités sont excellents. Ouvrage bien fait, très intéressant et qui ne peut être que bienfaisant pour les adultes cultivés.
- VIIRLAID (A.), *Tombeaux sans croix* B**
 Roman qui se déroule en Estonie à la fin de la deuxième guerre mondiale. Le héros, après avoir vécu les aventures les plus atroces, se réfugie en Occident pour obtenir du secours pour son peuple asservi. Roman qui a le souffle d'une épopée nationale et qui témoigne contre la tyrannie soviétique. Descriptions sobres et fine psychologie. Roman à répandre auprès d'un public adulte.
- VINCENT (R.), *La couronne des innocents* . . TB**
 Roman qui évoque une extraordinaire et très pure amitié qui se noue entre deux enfants que rapprochent de brèves leçons de catéchisme. Récit plein de charme, de tendresse et de poésie. Pour lecteurs cultivés surtout.
- WEISENBORN (G.), *L'exécuteur* B**
 Roman qui est un témoignage bouleversant sur l'Allemagne nazie et sur la résistance héroïque qu'opposa une partie de cette Allemagne au régime hitlérien. En même temps, ce roman pose le problème des limites et de la relativité de la justice humaine. Tout cela à propos d'un homme qui tente de venger ses camarades dénoncés. Ouvrage passionnant, probe et traversé d'espérance.
- WEST (M. L.), *Toute la vérité* B**
 Roman qui narre les aventures d'un journaliste américain, redresseur de torts, qui s'est donné pour tâche de proclamer et de faire triompher la vérité envers et contre tous. Ouvrage qui tient du roman policier et dont le message est celui-ci: « nul homme n'est tellement maître de la vérité sur un autre homme qu'il puisse avec justice en écraser un ennemi ». Ouvrage attachant, mais qui n'est pas sans défaut.

SIGNIFICATION DES COTES

M C'est-à-dire *mauvais*: livres à proscrire. Les livres qui tombent sous les lois générales de l'Index sont cotés *mauvais*. Tous les livres à proscrire ne sont pas mis nommément à l'Index; il suffit qu'un livre tombe sous les lois générales de l'Index pour qu'on soit tenu, en conscience, de s'en interdire la lecture.

D c'est-à-dire *Dangereux*: livres qui peuvent être dommageables à la majorité des lecteurs, soit à cause des implications doctrinales plus ou moins fausses qu'on y trouve, soit à cause de la licence morale qui s'y étale, soit à cause d'une grave indécence dans les descriptions.

B? c'est-à-dire *appelle des réserves*: ces réserves peu-

vent être plus ou moins graves. Cette cote s'applique à des volumes qui sont sains dans l'ensemble, mais dont quelques pages sont discutables, soit à cause des idées émises, soit à cause d'une certaine indécence dans les descriptions.

B c'est-à-dire *pour adultes*: les livres de cette catégorie n'appellent aucune réserve, mais ne conviennent qu'aux adultes. Quoique irréprochable, un livre coté B pourrait présenter certains dangers pour les jeunes qui n'ont pas l'expérience de la vie.

TB c'est-à-dire *pour tous*: livres qui peuvent être mis entre toutes les mains.

Un aimable correspondant des Etats-Unis a bien voulu renseigner l'étudiante du collège Saint-Maurice qui, dans le courrier des lecteurs du mois dernier, souhaitait connaître un ouvrage récent du Dalai Lama. Voici la teneur de cette lettre:

« Dans le numéro de décembre de *LECTURES*, à la page 106, je trouve la question d'un étudiant au sujet d'un livre composé par le Dalai Lama.

« Il y a un tel livre en anglais, intitulé *My Land in my People*, publié par *Mc-Graw-Hill Co. Inc.* (330 West 42d Street, New York), 1962. Il doit être très récent, puisque notre bibliothèque publique ne l'a pas encore obtenu.

« Agréez... » Frank J. Bartz (3710 North Second Lane, Milwaukee 12, Wisconsin, U.S.A.).

« Auriez-vous l'obligeance de donner dans *LECTURES* la biographie de Berthe Bernage ? » J.D.

— Nous avons déjà publié cette biographie dans le courrier des lecteurs de janvier 1962, mais comme ce numéro est maintenant épuisé et que nous recevons plusieurs demandes de renseignements sur cet auteur, nous vous en offrons de nouveau le texte:

Berthe Bernage est née à Paris, à une date que nous ne connaissons pas. Elle est la cadette d'une famille de six enfants. Ses premières études, elle les fit sous la direction de son père, M. Siméon Bernage, lequel était professeur de Lettres, agrégé de l'Université et docteur ès lettres. Elle suivit ensuite un cours secondaire où elle acquit le Brevet Supérieur.

Dans la famille de fins lettrés et de grands chrétiens qui était la sienne, elle reçut une excellente formation chrétienne et littéraire.

Elle perdit son père à l'âge de seize ans et vécut dès lors avec sa

mère et ses sœurs, dont deux devaient entrer en religion et une autre se marier. Cette dernière eut des enfants et petits-enfants dont s'inspirent parfois les œuvres de Berthe Bernage.

Avant de suivre sa vocation littéraire, Berthe Bernage s'occupa d'œuvres de jeunesse et fit de l'enseignement dans les établissements libres.

C'est vers 1930 qu'elle se révéla au public comme romancière, avec les premiers volumes de la série *Brigitte*. Le public fit un excellent accueil à ces romans éducatifs où l'auteur savait allier le respect des valeurs traditionnelles à un sens averti de la vie moderne. *Brigitte jeune fille* et *Brigitte jeune femme* devaient être couronnés par l'Académie française.

A part les *Brigitte* dont la liste s'allonge d'année en année, Berthe Bernage a publié nombre d'ouvrages, entre autres: la série *Le Roman d'Elisabeth*, *Mamie Soleil*, *Les belles-mères*, *Jardin sur le toit*, *Elle et son mari*, *Larmes et sourires*, *La marguerite s'effeuilla*, *L'homme au chapeau gris*, *Si je n'aime, je ne suis rien*, *Notre pain quotidien*, *Cœurs de chez nous*, *Sagesse au fil des jours*, *La marguerite reflurira*, *Convenances et bonnes manières*, *Savoir écrire des lettres*. Elle écrivit aussi quelques ouvrages destinés aux enfants: *Histoire d'un Pierrot*, *Une petite fille tombée de la lune*, *Il était un petit page*, *La tutelle de cousine Linotte*.

« Auriez-vous l'obligeance de donner par la chronique du « courrier des lecteurs » la cote morale des ouvrages suivants: *L'homme qui avait vu des choses* de Paul Cazin, *Elisabeth*, impératrice d'Autriche de Maurice Paléologue, *Le confesseur* de Joseph Caruso, *L'infirmière de l'île*, de Caroline Trench, *La jeune fille en blanc* de

Lucy Agnès Hancock, *Le défi du médecin* de Marjorie Moore. Les trois derniers livres sont de provenance américaine et de la collection d'un roman d'Arlequin. Que vaut cette collection pour la jeunesse ? » S.S.J. (Québec)

— *L'homme qui avait vu des choses* est un ouvrage pour tous, *Le Confesseur* et l'ouvrage de Paléologue sont cotés pour adultes, avec réserves, *La jeune fille en blanc* est pour tous. Nous n'avons malheureusement pas de cote pour les deux autres titres. La collection dont vous parlez est dans l'ensemble convenable du point de vue moral, mais elle est assez pauvre du point de vue littéraire.

« Auriez-vous l'obligeance de m'envoyer des notes sur la biographie de Paula Hoesl ainsi qu'une appréciation sur son livre *Le besoin d'aimer*. C'est assez urgent, il faut que j'aie ces notes pour la fin de semaine. » N. B. (Saint-François, Cté Montmagny)

— Nous le regrettons mais il nous est matériellement impossible de donner des renseignements à quelques jours d'avis. Et nous prenons occasion de cette demande pour avertir nos abonnés de ce fait: il nous est impossible de répondre personnellement à toutes ces lettres qui demandent des renseignements par le retour du courrier. Sauf dans quelques cas très spéciaux, nous ne répondons que par le truchement de ce courrier des lecteurs, et comme *LECTURES* ne paraît qu'une fois par mois, il faut prévoir au moins un délai d'un mois entre la demande et la réponse.

Pour en venir à Paula Hoesl, voici les notes biographiques qu'on peut trouver sur elle dans l'ouvrage de Fernand Porter, *Guides en éducation*: Elle est née à Lyon le 21 février 1898. « Un accident

survenu dans son enfance lui imposa des années d'immobilité où elle prit le goût passionné de l'étude et de la lecture. Elle put ainsi faire ses études normales qu'elle compléta à la Faculté Catholique de sa ville par une licence de lettres.

Entrée par vocation dans l'enseignement secondaire libre, elle [...] consacra dès lors toute son activité à la jeunesse. Professeur de lettres (français, histoire, géographie) dans les classes préparatoires au baccalauréat, elle noua très vite des relations d'amitié avec ses grandes élèves qui la considéraient plus comme une amie que comme un professeur. Leurs confidences jointes à ses propres souvenirs d'adolescence lui montrèrent que rien n'était plus nécessaire que de préparer les jeunes à la vie du cœur.

Ses élèves appartenant toutes aux milieux bourgeois, elle voulut élargir son champ d'observation, et comme elle s'intéressait vivement à toutes les jeunes, elle fréquenta les banlieues ouvrières, fit des patronages, des cercles d'études aux jeunes travailleuses. Partout elle rencontra les mêmes problèmes.

Elle eut ainsi très vite un vaste champ d'observation et d'expérience qui lui permit de comprendre l'âme de l'adolescente — au delà des différences de classes sociales — et de saisir ce qui, sous l'accidentel, était le permanent de l'être féminin. [...]

Elle commença à écrire dans une revue de formation dirigée par le Père Bellouard, o.p., des *Lettres à une jeune fille*, où sous une forme familière elle répondait à tant de confidences reçues.

Ces lettres reproduites dans d'autres revues de formation eurent un tel succès qu'on lui demanda de les publier en volumes. Ce fut la matière des deux premiers livres: *Le beau visage de la vie*, *L'âme ardente des jeunes*, dont le succès dépassa rapidement les frontières de son pays. Ils furent traduits en espagnol et en portugais, surtout pour l'Amérique du Sud.

Ce succès précisa sa vocation d'écrivain, sans interrompre sa tâche de professeur. [...] Pour mettre

les jeunes en face de la vie réelle, leur permettre de comprendre leur vraie destinée de femme, de se réaliser sur le plan humain et sur le plan chrétien (l'un identique à l'autre), de trouver la joie dans un épanouissement harmonieux, Paula Hoesl a écrit: *Ton cœur devant Dieu, Si tu veux être moderne, Si tu veux regarder la vie en face.*

[...] *L'éducation sentimentale des filles* est le résultat d'une vaste enquête sur « les erreurs et les carences » de l'éducation. D'émouvants témoignages permirent de dégager de précieuses directives pour la formation des jeunes filles — leur initiation à la vie — le développement de leur personnalité — l'orientation de leur avenir. Ce livre a été chaudement recommandé, pour sa justesse de ton, dans les bibliographies d'éducateurs.

Une des idées les plus chères à l'auteur est que la vocation religieuse permet de satisfaire les plus légitimes aspirations de la féminité. Elle le montrait en brochant un vivant tableau des religieuses missionnaires dans *Leur beau destin de femme*, ou par un alerte roman, *La main offerte*.

Pour les mouvements de jeunesse dont elle s'est occupée, elle a composé des pièces de théâtre qui ont franchi les frontières. *Les deux routes* a été jouée à Athènes, à l'occasion d'une fête de culture française.

Les mêmes préoccupations ont guidé l'auteur dans ses romans dont la presse a souligné les dons d'observation et de sensibilité, le même souci de montrer à la jeunesse les routes du devoir et du bonheur. Notamment *Comme le feu du ciel* d'où se dégage la place de la mère dans le sacerdoce, paru en 1952.

Passionnée d'histoire, Paula Hoesl a voulu faire revivre de belles figures qui peuvent être un modèle pour les jeunes. *La vie d'amour de sainte Elisabeth de Hongrie*. Les deux dernières saintes françaises ont trouvé en elle le plus délicat et le plus profond des biographes: *Jeanne de Lestonnac*, une nièce de Montaigne, qui fonda les premiers collèges féminins au 17^e siècle; *Emilie de Via-*

lar, la fondatrice des Sœurs Saint Joseph de l'Apparition.

Paula Hoesl est très souvent sollicitée par des centres de formation pédagogique pour des conférences dans des cercles de jeunes, des groupes d'action catholique, de Ligues féminines.

Elle a écrit de nombreux articles dans des revues ou journaux de jeunes. Successivement dans *Moisson, Vaillance, Sillage, Chrétienne, Semeuses, etc...*

Voilà pour la biographie de Paula Hoesl. Quant à son roman *Le besoin d'aimer*, c'est l'aimable histoire d'une petite orpheline qui, après un temps d'épreuve, connaîtra le bonheur en ménage. On y trouve un tableau fidèle du monde ouvrier. Roman sans prétention, mais qui sera, pour le jeune public féminin, un délassément agréable et sain.

* * *

« J'ai déjà lu un livre mais je l'ai égaré. Je ne suis pas sûre du titre: Du côté des jeunes gens en flirt ou Du côté des jeunes filles en flirt, et je ne sais pas le nom de l'auteur. Puis-je être renseignée sur le titre du volume, le nom de l'auteur, ainsi que sur sa portée morale? » M.M. (Montréal)

— Nous le regrettons, mais nous ne connaissons pas cet ouvrage, et l'imprécision des renseignements que vous nous donnez ne nous facilite guère le travail de recherche.

* * *

L'obligeance d'un abonné, membre de la Congrégation de Sainte-Croix, nous a permis de trouver quelques renseignements sur Caviezel, et de répondre ainsi à une lettre du courrier des lecteurs de décembre. Voilà: Caviezel est un médecin suisse catholique qui s'est donné pour tâche de traiter dans ses romans de toutes les questions qui concernent la foi et la vie conjugale, la pratique de la médecine, l'éducation de l'adolescence et de la jeunesse. On trouvera, dans la revue *Livres et Lectures* de janvier 1954 (p. 7), une étude critique sur une œuvre qui a ses qualités et ses défauts.

Le R. P. Bruno de Jésus-Marie

L'article ci-dessous est extrait de la revue *Informations catholiques internationales* (numéro du 1er nov. 1962).

Le R.P. Bruno de Jésus-Marie, directeur des *Etudes carmélitaines* et chancelier de l'Académie septentrionale est mort le 16 octobre dans sa soixante et onzième année. Outre ses contributions à la revue qu'il dirigeait, le P. Bruno avait publié plusieurs ouvrages dont : *Vie de saint Jean de la Croix* (1929), *La Belle Acarie, bienheureuse Marie de l'Incarnation* (1942), *L'Espagne mystique au XVI^e siècle* (1947), *Le Sang du Carmel ou la véritable passion des seize carmélites de Compiègne* (1954).

A vingt ans, Jacques Froissard — c'était son nom dans le siècle — était un Nietzscheen convaincu. Jeune poète, il écrivait de très beaux vers et était déjà passionné de violoncelle. Mais il était aux antipodes de la foi chrétienne. Il trouvait pourtant celle-ci en lisant, par hasard, en 1915, l'Histoire d'une Ame de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. A l'époque, la petite carmélite de Lisieux n'était encore guère connue. La lecture de son livre, qui n'est pourtant pas l'œuvre raffinée d'une intellectuelle, bouleversa cet homme cultivé, cet artiste presque anarchiste.

Converti, il entre au couvent dans l'ordre des Carmes déchaussés. Il fait des études théologiques au Collège angélique à Rome et des études profanes aux Facultés catholiques de Lille.

Puis, dès 1929, il publie une vie de saint Jean de la Croix qu'il devait rééditer l'an dernier.

En 1931 il assume la direction des *Etudes carmélitaines*. Fondée en 1911, cette revue n'était alors qu'une petite publication destinée à faire connaître les traditions spirituelles de l'Ordre. Quand le P. Bruno la prend en main, elle n'avait plus que dix-sept abonnés. Très vite, son nouveau directeur devait en faire le grand organe de la psychologie religieuse dont le rayonnement n'allait cesser de croître et qui allait s'attacher les collaborations les plus éminentes et les plus variées (théologiens, psychologues, médecins, philosophes, artistes...). Citons notamment celles de Jacques Maritain, d'Olivier Lacombe, du professeur Lhermitte, du Dr Laforgue, des PP. Beirnaert et Chenu, du Dr Souleirac, de Charles du Bos, Gustave Thibon, Jacques Madaule, Michel Carrouges.. Trois Carmes collaborèrent plus particulièrement avec le P. Bruno : le P. Louis de la Trinité qui

était son provincial au moment où il reprit la revue et les PP. Philippe de la Trinité et Lucien-Marie.

EN 1931, il était extrêmement audacieux de parler de psychologie religieuse. On méconnaissait totalement le terrain humain de la vie spirituelle. Convaincus que l'intelligence pure explique tout, que la piété, comme le reste, doit être subordonnée à la Raison, les chrétiens — participant ainsi aux tendances de l'époque qu'ils combattaient par ailleurs — se maintenaient dans une ignorance volontaire des conditions affectives des relations entre l'homme et Dieu. Il en résultait souvent une piété faussement naturelle, un angélisme dont les traces n'ont pas fini de disparaître.

C'est en réaction contre cette attitude que, sous l'impulsion du P. Bruno, les *Etudes carmélitaines* se sont développées. Dans ce but, leur directeur voulut faire appel aux découvertes de ce qu'il appelait la « psychologie profonde » afin d'aboutir à des valeurs authentiques. Ainsi pourrait-il également décanter les motivations trop humaines du surnaturel véritable.

Pour le P. Bruno, il s'agissait là d'une mission à la fois personnelle et collective. Mission personnelle parce qu'elle correspond à son tempérament et qu'il a subi l'influence de saint Jean de la Croix, pour qui le facteur personnel — et personnalisant — de la vie spirituelle est très important. Mission collective : celle du Carmel ; selon le P. Bruno, c'était ce que celui-ci pourrait donner de plus actuel au monde.

A partir de 1936, les *Etudes Carmélitaines* commencèrent à publier des numéros de synthèse — qui constituèrent parfois de gros volumes — consacrés à un seul sujet : « Douleur et stigmatisation », « nuit mystique (nature et grâce, sainteté et folie) », « le risque chrétien ». A la veille de la guerre et de l'apogée du nazisme, l'un de ces numéros répondait à la question : « Les hommes sont-ils égaux ? » Après la guerre, notons entre autres les numéros sur « amour et violence », « ma joie terrestre où donc es-tu ? », « Satan », « le Cœur », « technique et contemplation », « limites de l'humain » et les deux cahiers consacrés à « Elie le Prophète ».

Ce qu'il a défendu sur le plan de la pensée, le P. Bruno l'a clairement manifesté aussi dans ses rapports humains. Il s'attachait toujours à rechercher la vérité où qu'elle

soit. Lors des Congrès des *Etudes carmélitaines*, il fut le premier à oser faire venir des incroyants compétents (médecins, psychologues, etc.) pour les faire parler librement sur la vie spirituelle. Beaucoup de ceux-ci sont devenus ensuite des amis qui se confiaient à lui.

IL eut, par ailleurs, dès le début de sa vie religieuse, de belles amitiés avec de grands esprits catholiques : Mgr Journet, le P. Chenu, Jacques Maritain, le P. Garrigou-Lagrange, Stanislas Fumet, Louis Massignon.

Beaucoup de gens sont venus à lui également comme au médecin des âmes. Qui pourrait dire l'influence qu'il a pu avoir sur tant d'hommes qu'il a approchés ? Le monde international des arts et de la pensée lui était familier. Il fut le confident de Claudel jusqu'à la mort de celui-ci. Il entretint des relations étroites avec des personnalités artistiques aussi diverses que Salvador Dali, Matthieu, José-Maria Sert, René Huyghe, Germain Bazin, Alain Cuny.

Besoin d'authentique et d'intériorité vécue : c'est peut-être, d'ailleurs, ce qui est le dénominateur commun entre le P. Bruno et tous ces hommes, très divers, qui ont recherché son amitié.

Et s'adressant au P. Bruno de Jésus-Marie, le Professeur de Greef, de Louvain, l'un des premiers collaborateurs de la revue, pouvait dire, lors du 25^e anniversaire de celle-ci : « Vous avez eu cette forme de courage extraordinaire d'entreprendre ce que vous avez entrepris, de tout mettre en jeu, de tout risquer, sans savoir exactement où vous alliez, sans connaître tout ce à quoi vous vous engagiez, mais le présentant. C'était le courage simple, le courage pur, le vrai, d'un homme devant les problèmes dans lesquels nous étions tous engagés, le courage qui consistait à exprimer toutes les données d'une question et à donner aux autres, du même coup, la faculté de se regarder sincèrement.

« A travers cette attitude, cette aventure de l'esprit, il y avait surtout une grande angoisse de connaître l'autre, d'approcher les autres à travers votre foi à vous, mais de ne les approcher qu'à travers leur devenir à eux. Ce que nous avons toujours senti à côté de ce courage, c'était votre conviction en la sincérité de la démarche de tous les autres. »

Faits et Commentaires



Notre compatriote, Claire Françoise, vient de remporter le Grand Prix du Maine, en France, pour son roman *Autour de toi Tristan*.

Pierre de Boisdeffre vient de publier, aux Editions universitaires, un essai consacré à l'auteur de *La Colline inspirée*, essai intitulé *Maurice Barrès*.



Parlant de Maritain, entré chez les Petits Frères du Père de Foucauld, François Mauriac écrivait récemment: «[...] C'est de Maritain que je suis envieux; c'est avec lui que je voudrais être. Mais cette fin-là se mérite; elle se paye de toute une vie sanctifiée depuis la jeunesse. Quoi qu'en dise le proverbe, le diable devenu vieux ne se fait pas ermite. Le vieil homme que nous devenons est le total d'un destin.» (*Le Figaro littéraire*, 8 décembre 1962)

Le Pasteur Marc Bœgner a été accueilli à l'Académie française, récemment. Signe de nos temps œcuméniques: Son Em. le cardinal Tisserant s'est absenté du Concile pendant trente-six heures pour apporter son suffrage à l'éminent Pasteur.

Chez Grasset, François Mauriac vient de publier le récit de son itinéraire spirituel dans un ouvrage qui a pour titre: *Ce que je crois*.



Dans son édition du 1er décembre dernier, *Le Figaro littéraire*, faisant écho à une exposition tenue à Paris sur Simone Weil, publie un texte fort intéressant: un conte qu'elle écrivit à l'âge de douze ans. Voici ce que disait ce conte plein de féerie et de charme:

LES LUTINS DU FEU

Le bal allait, allait... les lutins sautaient leur joyeuse sarabande, plus haut, toujours plus haut. Les robes de lumière se frôlaient, rouges, jaunes, orange doré, projetant tout autour des lueurs fantastiques. Ils dansaient, les lutins de flamme, sur les bûches craquantes et le bois fendu, ils dansaient avec ivresse, bondissant et s'entrechoquant.

Il dansait, il dansait toujours, le peuple joyeux des « phlogos », conduit par le plus grand, l'empereur, le « Mégistos ». Ils sautaient en le suivant, s'arrêtant parfois pour baiser ses pieds brûlants.

Il dansait, il dansait toujours, le peuple des âmes candides, des âmes des enfants qui ne sont pas encore nés; attendant leur tour d'être des hommes, les lutins se poursuivaient sur les bûches crépitantes.

Et tout à coup s'éleva une ombre d'un bleu livide, tandis que, fermant les yeux, tous s'écriaient « le fantôme de Phaidros! » Quand ils les rouvrirent, l'apparition avait disparu.

Tout, alentour, était plongé dans l'ombre. Seules, les cendres étaient rouges.

Bientôt les étincelles cessèrent, et les Phlogos crièrent miracle: car Phaidros apparaissait, plus brillant que jamais.

Eméra, en effet, l'avait étourdi, mais non tué, et lui avait pris son talisman. Quand il reprit ses sens, ils se battirent: Phaidros, dépouillé de sa robe, dut fuir un instant vers le bal, mais bientôt se jeta sur Eméra et l'égorgea.

Phaidros se jeta dans les bras de sa belle fiancée à la robe d'or (ce qui est le mariage des lutins) et ils dansèrent une « orchésis » endiablée, allant plus vite que le vent, jetant des étincelles, où l'on ne pouvait les distinguer, où ils étincelaient, voilés par une poussière d'or.

En novembre dernier, Joseph Kessel était élu à l'Académie française, et le 6 décembre, la même Académie recevait en son sein l'écrivain Jean Guéhenno.

Dans *La route de Charles Péguy*, M. Jean Onimus trace un portrait très simple et très émouvant de Charles Péguy.

UN OUVRAGE CAPITAL SUR L'ŒCUMÉNISME

PARIS (CCC) — La parution aux éditions du Centurion, à Paris, d'un ouvrage en deux tomes sur « le problème œcuménique » a été saluée « comme un événement » par un spécialiste de l'œcuménisme, Dom. O. Rousseau, rédacteur en chef de la revue *Irenikon*, qui ajoutait que « cet ouvrage marquera un tournant comme l'avait été en 1937 celui du Père Congar *Chrétiens* désunis.

« Cet important ouvrage peut être considéré comme le premier traité de théologie de l'œcuménisme », affirmait pour sa part le P. I.-H. Dalmais, o.p., tandis que le R.P. C.-J. Dumont, directeur du Centre œcuménique *Istina*, pouvait écrire: « Je ne crois pas me tromper beaucoup en prédisant que pendant de longues années on se reportera à ce livre, comme au livre fondamental sur l'œcuménisme d'un point de vue à la fois catholique et scientifique. »

Importante en soi, la parution de l'ouvrage *Le problème œcuménique* l'est à un autre titre au Canada. C'est que son auteur, le R.P. Bernard Lambert, o.p., est un Canadien. Né en 1921, le P. Lambert appartient à la province dominicaine du Canada. Il fit ses études théologiques à l'Angelicum, à Rome, de 1946 à 1950, et enseigna la théologie au couvent d'études des Dominicains, à Ottawa, de 1950 à 1959. Il fit un séjour d'études pour recherches en œcuménisme aux Etats-Unis et au Moyen-Orient en 1960, et au Conseil œcuménique des Eglises en 1960 et 1962.

L'ouvrage du P. Lambert a été si bien accueilli que déjà on en prépare une traduction en anglais et en allemand. Après avoir lu ce livre, Sa Béatitude Maximos IV, patriarche grec-melchite d'Antioche, se déclarait « heureux de voir refléter dans un admirable miroir des pensées qui nous sont chères et

que nous n'aurions sans doute pas si bien exprimées ».

Des journaux ont dit du livre du P. Lambert que c'était un ouvrage clair et original, d'égale valeur historique et doctrinale, qui intéressera tous ceux qui cherchent à comprendre le sens du mouvement œcuménique et particulièrement ceux qui y participent. On a également souligné que ce livre posait « les fondements d'une véritable science de l'œcuménisme ».

D'autres ont particulièrement su gré au Dominicain canadien de ne s'être pas limité aux aspects historiques et doctrinaux de l'unité des chrétiens, mais d'avoir abordé également le problème psychologique et sociologique.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il s'agit là d'une œuvre vraiment d'actualité. Le Mouvement œcuménique prend véritablement l'allure du plus grand phénomène religieux

(Suite à la page 139)

Litré et l'abbé Huvelin

(suite de la page 140)

divin par lequel il a été pris. Jusqu'à son dernier jour, quelles que fussent ses souffrances et son abattement, ce mot de péché, de tourment intérieur, de douleur d'âme le réveillait et amenait sur ses lèvres les plus humbles, les plus admirables paroles. »

Ces sentiments « constants » de repentir — « jusqu'à son dernier jour », nous est-il dit, — ont subi pourtant une évolution très importante que note l'abbé Huvelin: « Il les prit longtemps pour une infériorité de son esprit, plus tard il les voyait comme un grand fait. »

Cette lucidité de Litré est à l'opposé d'une attitude psychopathologique. A ce moment ultime de sa vie, Litré se libère réellement de son scrupule et ose enfin regarder en face ses limites et ses faiblesses. Le souvenir des échecs de sa vie ne le fait pas sombrer dans un comportement pathologi-

que, mais il l'amène à une conquête virile de la maîtrise de soi-même et lui donne le courage d'affronter le fait qu'il n'a jamais affronté. C'est ainsi qu'il n'en demeure pas à un « univers morbide de la faute »: le dialogue avec l'abbé Huvelin nous le montre au contraire échappant à cette conversion manquée qu'est l'asphyxie d'une âme qui n'arrive pas à s'ouvrir. Sa conscience, loin de se dissoudre dans l'émiettement du scrupule, trouve enfin, peu à peu, sa réelle unité.

Ce dont témoignent en effet les paroles de Litré et le témoignage de l'abbé Huvelin, ce n'est pas d'un affaiblissement d'esprit, mais d'une immense ouverture d'âme.

Il faut insister sur les lignes de la relation: « Son esprit, toujours vif, travaillait sans cesse sur de nouvelles données. » « Il y a peu de temps que son âme s'est éveillé. »

Je l'entends encore me dire cette parole dans l'après-midi du mercredi 1er juin, peu d'heures avant sa mort. »

Huvelin a raison de trouver cette parole « remarquable ». Voici que Litré, qui avait tant d'aversion pour tout changement, pénètre dans un univers nouveau, qui lui était resté jusque-là complètement étranger. Voici qu'il connaît une évolution — « presque chaque jour marquait un progrès », dit Huvelin —, démarche qui lui était absolument inhabituelle.

Ce qu'il faut admettre comme il l'a admis lui-même, et respecter comme un fait premier, sans l'interpréter indûment, c'est une discontinuité qui apparaît d'un seul coup dans l'histoire spirituelle de Litré.

1. F. Mauriac, *le Fils de l'Homme*, Paris, Grasset, 1958, p. 166.

de notre temps, et l'orientation « œcuménique » de la première session du Concile Vatican II ne fait que le confirmer.

C'est peut-être aujourd'hui que se joue la chance historique de l'Unité. Mais un tel rapprochement ne peut être laissé au soin du hasard, de l'improvisation et de la simple bonne volonté. Par les problèmes qu'il pose et les valeurs qu'il engage, le Mouvement œcuménique demande à être conduit de manière adéquate. La période actuelle, si nécessaire, d'attitude courtoise et cordiale entre les dénominations et les grands ensembles chrétiens, devra être suivie de l'examen comparatif des ensembles et de la sélection des moyens les plus aptes à conduire à la rencontre en profondeur. Par là se révèle l'importance d'une science de l'œcuménisme dont l'objet est l'étude de l'Unité à tous ses plans et dont le P. Lambert a tenté de poser les fondements dans son ouvrage.

En définissant le problème œcuménique, le Dominicain canadien montre bien qu'il ne suffit pas de proclamer la vérité telle qu'on l'entend pour amener infailliblement tous les chrétiens à l'Unité, encore que l'aspect doctrinal soit l'aspect central du problème œcuménique. [...]

L'ouvrage du P. Lambert est en vente dans toutes les grandes librairies au Canada.

INDEX DES AUTEURS

- | | |
|--|-----------------------------------|
| BAILLARGEON (H.), p. 124 | LEGRAND (E.), p. 117 |
| BALLANTYNE (R. M.), p. 128 | LEPRINCE (X.-B.), p. 130 |
| BUCK (P.), p. 127 | MARCOTTE (M.), p. 123 |
| CAMUS (A.), p. 119 | MARMORI (G.), p. 132 |
| CASSELLS (J.), p. 132 | MELCHIOR-BONNET (B.), p. 132 |
| CAYATTE (A.), SPAAK (C.) et PONS (M.), p. 132 | MERCIER-GOUIN (O.), p. 125 |
| CHAMSON (A.), p. 128 | MOUSSET (P.), p. 132 |
| COMBET (M.), p. 132 | OUVRARD (J.), p. 133 |
| CORRIVEAU (M.), p. 129 | PASTEUR (C.), p. 133 |
| CYRILLE, p. 129 | PEISSON (E.), p. 133 |
| DANINOS (P.), p. 132 | PINSONNEAULT (J.-P.), p. 120 |
| DAS GUPTA (S.), p. 132 | SAINT-PAULIEN, p. 133 |
| DAVELUY (P.), p. 129 | SHERRY (E.), p. 133 |
| DESJARDINS (G.), p. 124 | SIMARD (J.), p. 125 |
| DESMARETS (M.-A.), p. 132 | SORELLA, p. 133 |
| DU BOS (C.), p. 127 | STEINMANN (J.), p. 126 |
| FERLAND (A.), p. 115 | THIBAUT DE MAISIÈRES (G.), p. 130 |
| GUILLOT (R.), p. 130 | VIEILLARD (R.), p. 127 |
| HARDY (R.), p. 132 | VIIRLAID (A.), p. 133 |
| LACROIX (B.), p. 123 | VINCENT (R.), p. 133 |
| LAUNIERE-DUFRESNE (A.-M. de), p. 124 | WEISENBORN (G.), p. 133 |
| LEBŒUF (J.-G.), p. 132 | WEST (M.L.), p. 133 |

LECTURES

REVUE MENSUELLE DE CULTURE ET DE BIBLIOGRAPHIE CRITIQUE

publiée par le

SERVICE DE BIBLIOGRAPHIE ET DE DOCUMENTATION DE FIDES

25 est, rue Saint-Jacques, Montréal-1 — Un. 1-9621

Direction: R.P. Paul-A. MARTIN, c.s.c.

Rédaction: Rita LECLERC

Le Ministère des Postes, à Ottawa, a autorisé l'affranchissement en numéraire et l'envoi comme objet de la deuxième classe de la présente publication.

Abonnement annuel: \$3.00

Le numéro: \$0.30

Publication approuvée par l'Ordinaire

Litré et l'abbé Huvelin

LITRÉ, HUVELIN, deux êtres si semblables par une même bienveillance envers les autres, une bienveillance naturelle chez Litré, une volonté de bienveillance chez Huvelin; si semblables aussi par une même droiture devant la vérité, la vérité telle que la constate Litré, la Vérité telle que la nomme Huvelin.

Quand ils se rencontrent, Huvelin à la moitié de sa vie, Litré au soir de sa vie, ils se rejoignent dans une même recherche. L'abbé Huvelin n'est pas un homme qui vit d'une foi qui serait un semblant de foi: une foi monolithique, pharisienne, assurée; sa foi est une recherche de feu, une ardente interrogation de Dieu, humble, douloureuse, tout le contraire d'une certitude facile. Le philosophe ne vit plus d'une foi inconditionnelle et figée de l'agnosticisme (mais l'agnosticisme de Litré n'était-il pas une véritable foi, une sorte de donné premier, tout le contraire d'une démonstration purement rationnelle?). Au moment où l'abbé Huvelin et Litré se trouvent face à face, le philosophe s'interroge sur la foi qui a été la foi de toute sa vie, cette foi que des données nouvelles viennent de bousculer. Les voici proches et fraternels dans une semblable interrogation, dans la terrible interrogation de Dieu.

L'abbé Huvelin nous invite à rencontrer et aborder Litré comme lui l'a rencontré et abordé. Non pas pour une entreprise brutale de conversion externe, par je ne sais quelle méthode d'intoxication intellectuelle, mais avec un respect continu de l'homme qui est devant lui. La forme objective du récit et la sobriété du témoignage rendent un son de profonde véracité; elles montrent plus en disant moins. Qui n'est impressionné par l'inébranlable discrétion que garde l'abbé Huvelin pour parler de cet événement qui fit tant de bruit? Qui n'est attiré par ses silences et son souci constant de demeurer sans cesse en deçà?

L'abbé Huvelin se contente en effet d'accumuler, sans grand ordre, les paroles mêmes de Litré, avec la plus grande minutie possible, se refusant d'en faire le commentaire. Nous ne nous trouvons pas devant un témoignage construit où la personne du témoin est présente au point qu'on doute fortement de la véracité du témoignage. Ici, c'est Litré que nous avons devant nous, Litré malade, Litré en quête de vérité. Huvelin s'efface devant celui qui l'a appelé... Ce prêtre qui a dit

ce mot que F. Mauriac trouvait « le plus beau qui ait jamais échappé à une âme sacerdotale, et le plus vrai »¹: « Je ne puis regarder personne sans désirer donner l'absolution », cet homme qui a désiré passionnément assumer avec son Maître le péché du monde s'est donné précisément comme propos absolu de ne jamais forcer cette âme et de ne parler d'elle qu'avec la plus délicate circonspection. La *Relation complète* donne la preuve, d'un bout à l'autre, de cette volonté intransigeante et de cette promesse tenue. Huvelin ne se paie pas de mots. Et nous pouvons le croire sur parole quand il dit: « J'étais à cent lieues de vouloir le convertir; il faudrait n'avoir pas vu de près les âmes. »

Ce dessein d'absolu respect des faits qui fut celui de Litré à chaque jour de ses recherches et qui fut le dessein de l'abbé Huvelin vis-à-vis de Litré, nous avons à le suivre ici.

Il nous faut en effet imiter la discrétion du vicaire de Saint-Augustin. Qui pourrait se permettre d'aller au delà des limites qu'il s'est lui-même tracées: un témoignage le plus objectif possible, un ensemble de faits et de paroles livrées telles quelles, sans apprêt. Le mot « conversion », nous ne pouvons en user, de peur qu'on ne lui donne une signification trop précise et qu'on ne pénètre ainsi dans un domaine réservé. Litré a-t-il vraiment rencontré et reconnu le Dieu de Jésus-Christ? Nous n'avons pas à répondre à cette question à qui personne ne peut donner de solution. Nous n'avons pas de témoignage personnel de Litré lui-même: aucun écrit au cours des derniers quinze mois; il faut respecter ce silence.

Cette méthode de respect nous permet une constatation, qui nous paraît seule réellement significative: le fait du repentir de Litré. Cette attitude d'âme de Litré, personne ne la nie, pas même le docteur de Fleury; si ce dernier en donne une interprétation pathologique, c'est que, d'abord, il admet l'existence du fait.

Or ce fait tient une place tout à fait privilégiée dans la *Relation* de l'abbé Huvelin. Dès sa première entrevue avec Huvelin, Litré dit qu'il a beaucoup péché. Et, ajoute Huvelin, « dès les premiers jours, M. Litré s'est trouvé en face du grand sentiment qui s'est imposé à son âme et en a formé le fond, le repentir. Tel est le fait